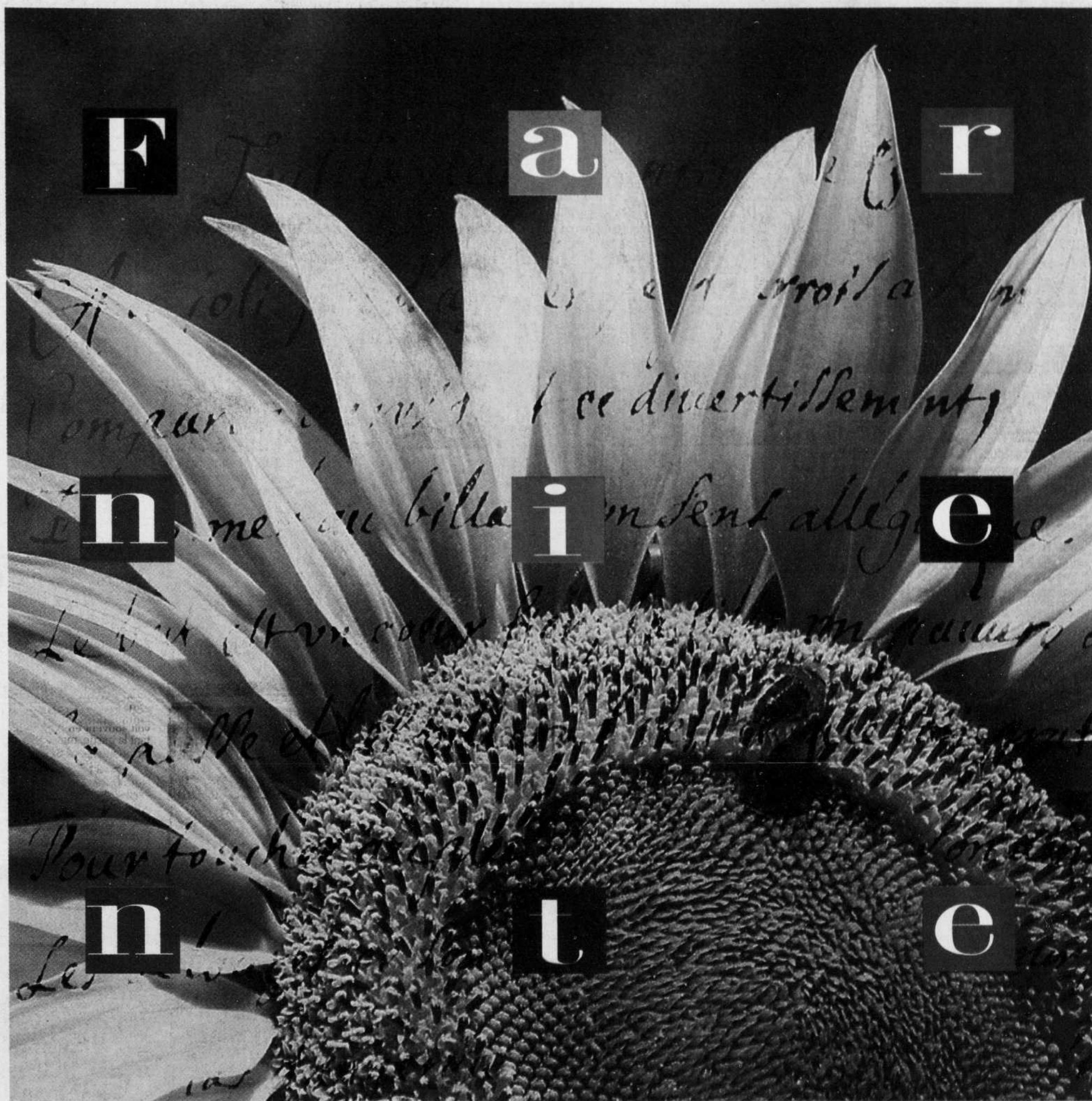


Lectures d'été (1)



DESIGN: TIFET



- Gilles Marcotte Page D 2
- Roman québécois Page D 3
- Essais Page D 4
- Le feuilleton Page D 5
- Poche Page D 6
- Littérature française Page D 7
- Vie des revues Page D 9
- Littérature jeunesse Page D 10

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
LE DEVOIR

L'homme était malheureux. La mine sombre, le col relevé, avec un grand pli à la commissure des lèvres qui lui dessinait une cicatrice amère. La cause de ses malheurs, on ne la connaîtra pas, mais ce qui soudain le mit en joie, ça oui. Ce fut, raconte l'écrivain Robert Louis Stevenson, de croiser un jour un gamin qui dévalait la rue derrière une bille, et qui le faisait avec un tel plaisir qu'il en devenait communicatif.

Pour pouvoir jouir du spectacle de la vie, il faut avoir du temps à sa disposition. En un mot, il faut savoir cultiver l'oisiveté, mère de bien des vertus. L'auteur de *L'île au trésor* et du délicieux *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, à défaut d'être tout à fait heureux, s'y connaissait un peu en la matière. Les éditions Allia, qui se sont fait une spécialité de la réédition de textes denses, brefs et oubliés, ont repris récemment, de l'Écossais de Samoa, *Une apologie des oisifs* (Allia, 2001) que l'approche de l'été et des vacances devrait donner envie d'apprendre par cœur.

L'oisiveté, selon Stevenson, «ne consiste pas à ne rien faire mais à faire beaucoup de choses qui échappent aux dogmes de la

classe dominante». Appliquée à la lecture, cette attitude pourrait bien se traduire par un geste que l'abondance d'ouvrages intéressants disponibles dans les librairies et les bibliothèques, s'ajoutant aux lois du commerce qui cultivent la nouveauté jusqu'à plus soif, incite peu à faire: relire.

On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, a dit le philosophe. De même, relit-on vraiment le même livre dès lors que le lecteur et les circonstances de la lecture ont changé? Quel livre relirez-vous cet été? Cette question, nous l'avons posée à diverses personnalités en provenance de divers milieux. Passé le premier mouvement d'étonnement devant le préfixe qui changeait tout — relire —, celles-ci ont accepté avec plaisir de se prêter au jeu, et leurs réponses agrémentent les pages de cette première édition *Lectures d'été* du cahier *Livres* (une seconde suivra la semaine prochaine), où l'on trouvera par ailleurs, avec les chroniques habituelles, nombre de comptes rendus d'ouvrages en nouveauté que nos collaborateurs vous invitent à glisser dans la besace estivale.

«La littérature, ajoute Stevenson dans un autre texte repris dans cette édition pour faire bonne mesure, dans plus d'une de ses branches, n'est rien d'autre que l'ombre d'une bonne conversation.» Il faut être deux pour converser, rappelle-t-il. Et aussi pour lire. Qui choisirez-vous?

**Il faut savoir
cultiver
l'oisiveté,
mère de
bien des
vertus**

LE CADEAU IDÉAL POUR LA FÊTE DES PÈRES!

Michel Lacombe a rencontré Alain Bentolila, Dominique Wolton, Alain Touraine, Amin Maalouf, Philippe Schmitter, Guy Rocher et Marek Halter

L'IDÉE DU SIÈCLE
Un livre à lire et à entendre!

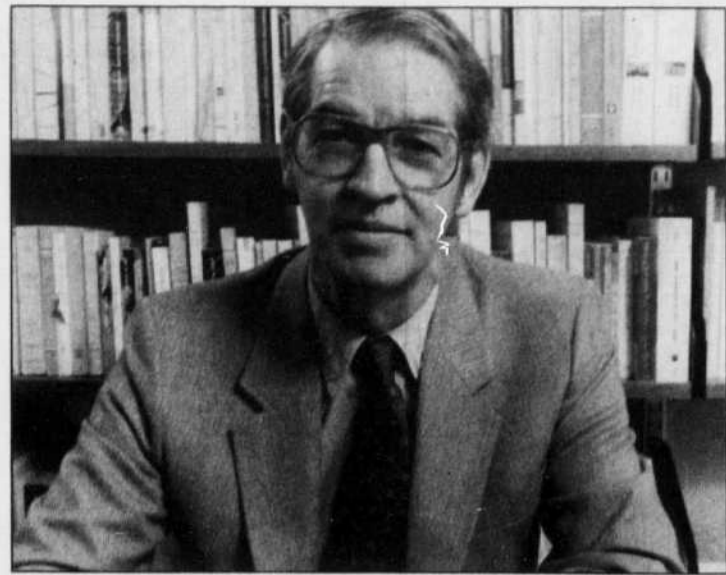
100 pages • Livre et CD, 24,95 \$

F

FIDES

LECTURES D'ÉTÉ

Quel livre relirez-vous cet été?



JACQUES BRAULT, écrivain

Cet été, je vais lire les Essais de Montaigne, dans l'édition de Claude Pingannaud (Arlea, 1992), qui offre un texte libéré des habituelles notes et clauses. Je m'attends à être bousculé dans la langue et la pensée, mais avec une amicale nonchalance qui n'exclut pas les saillies d'humour, la vigueur expressive, une certaine anarchie de la composition et un lyrisme tout en sourdine. Cela, bien sûr, n'a rien à voir avec les écritures de primeur que l'on consomme vite avant qu'elle se consume.

Carrefours

Claudel intolérable



Gilles Marcotte

Je suis, ces temps-ci, chez Claudel. Claudel, Paul, Ambassadeur de France à Tokyo, à Washington et à Bruxelles, auteur dramatique, poète, prosateur, commentateur de la Bible en quelques milliers de pages. Et frère de Camille Claudel, la très belle, la maîtresse de Rodin, possédée d'un génie qui la conduisit à la maison de santé. Dans la famille, c'est elle qui avait l'ascendant, qui terrorisait par son ironie et sa beauté un Paul Claudel maladroit, fermé sur lui-même, fasciné par la grande sœur. Henri Guillemin va jusqu'à soupçonner une passion incestueuse — non accomplie, certes — entre ces deux êtres d'exception. Deux génies dans une famille, c'était trop. C'est Camille qui a cédé le terrain. Paul, lui, s'est tiré d'affaire comme il a pu, il a travaillé comme un forcené, il n'a pas été diplomate pour rire, et il a édifié une œuvre immense, de proportions maritimes.

Comment parler de Claudel aujourd'hui, faire admettre qu'il a été un des quatre ou cinq très grands écrivains du vingtième siècle? Le catholique, le converti, le convertisseur fait écran: «Il gorilla cattolico», titrait un journal italien, et l'auteur de ces grosses farces que sont Protée, voire certaines scènes du Soulier de satin, en riait volon-

tiers. Mais il ne riait pas quand il somnait André Gide, Jacques Rivière, André Suarès de se rendre aux raisons d'un Dieu effroyablement impatient, qui du reste lui ressemblait assez. Chaque fois que j'entre dans un de ces interminables duels, j'ai envie de résister, de prendre le parti des assiégés. Il y a là de belles, de grandes, de généreuses pages, et splendides écritures, mais elles sont entrecoupées de véritables coups de fouet, qui donnent l'envie de fuir. Parfois Claudel s'excusait, demandait pardon, parfois non. Il se connaissait bien, et ne s'estimait pas outre mesure. Lisant, ces dernières semaines, l'immense volume — et ce n'est que le premier tome! — de ses commentaires bibliques, Le Poète et la Bible (Gallimard), je suis tombé sur cette phrase qui dit l'essentiel: «Seigneur! si je ne suis pas un saint il me restera toujours du moins comme ressource d'être intolérable!» Cette ressource,

ce, on ne peut pas dire qu'il ne l'a pas exploitée. Le mot me renvoie à un autre «intolérable», Arthur Rimbaud, dont Claudel, quoi qu'on en ait dit, a été un des rares vrais lecteurs.

Mais je pense à Henri Guillemin, qui ne prenait pas des vessies pour des lampions, je pense à Albert Béguin, le grand critique et directeur d'Esprit, à Jean-Louis Barrault devenu pour Claudel une sorte de fils, à ces trois hommes si différents l'un de l'autre qui ont bien connu Claudel, et l'ont aimé profondément. Et c'est l'œuvre, avant tout, maintenant, qui compte. Je me trouvais un soir à La Presse, où j'étais directeur de service, lorsque le critique dramatique de l'époque revint d'une représentation de L'Annonce faite à Marie, avec, en Violaine, une Danièle Delorme admirable. Jean Béraud n'était pas, c'est le moins qu'on puisse dire, un claudélien de stricte observance. Il préférerait sans doute à l'auteur de L'Annonce les ténors naturalistes de la première moitié du siècle, les Portoriche et les autres. Il avait d'ailleurs rencontré Claudel, à Montréal, quelques années auparavant, et le personnage lui avait déplu. Mais, ce soir-là, il était bouleversé. Il était entré dans un univers verbal qui démolissait d'un coup ses préventions les mieux ancrées. Claudel est un auteur qui surprend, qui ne cesse pas de surprendre. Robert Lévesque en a fait l'expérience lorsqu'à Avignon il a subi pour la première fois le choc du Soulier de satin. Je parle du théâtre, où la force du spectacle est particulièrement apte à nous faire perdre pied, mais la même défaite peut nous surprendre dans les poèmes, dans les proses de Connaissance de l'Est, dans les textes sur la peinture (par exemple le superbe essai sur la peinture hollandaise), dans les commentaires bibliques. Je lis Claudel depuis ma jeunesse, qui commence à se faire un peu lointaine, et chaque fois que je reprends une de ses œuvres, même de celles qui s'étaient un peu éloignées de moi, Les Grandes Odes par exemple, je suis repris. Parlons du Journal. Philippe Sollers en a fait le sommet de l'œuvre de Claudel, et c'est pousser un peu loin le bouchon. (Mais qui serait un Sollers qui ne pousserait pas le bouchon, qui ne serait pas le maître incontesté dans l'art de pousser le bouchon?) C'est une œuvre tout à fait singulière; on pourrait, on devrait peut-être même dire que ce n'est pas une œuvre du tout, tant il est peu appréhensible. Claudel dira à Robert Mallet, qui un jour le trouve en train d'y écrire, et s'excuse de l'interrompre: «Vous n'interrompez rien, me dit-il en riant: on n'interrompt pas ce qui n'a pas de suite. Je note dans ce cahier des impressions, des pensées, des vers, je ne peux même pas dire au jour le jour, à la minute la minute. Les idées vont et viennent. Je n'essaie jamais de les faire venir. Je les attrape au vol, comme des mouches. Une mouche de plus ou de moins, ça n'a pas d'importance.» Rien à voir donc avec le Journal de l'ennemi préféré, André Gide, ou même celui de ce catholique américain qu'était Julien Green. Ceux-là n'inscrivaient dans leur Journal que des phrases bien faites et des propos dont ils n'auraient pas à rougir plus tard. Claudel, lui, note ce qui lui arrive, événements ou pensées, comme ça lui vient, commente un passage de la Bible, décrit les paysages où il passe, les rencontres qu'il fait, la chronique familiale, s'amuse à composer des vers de mirliton, fait des colères épouvantables, contre Maurras par exemple, consigne en somme l'ordinaire de son existence. Et c'est magnifique, prodigieusement vivant. On est dans la tête, dans le cœur d'un homme, d'un écrivain. Pas d'introspection, quel que soit l'horreur! L'analyse interne, Claudel laisse ça aux autres, ceux dont il était question plus haut. Il est tout entier tourné vers l'extérieur, ou, plus précisément, vers ce qui se passe, ce qui a lieu. Aussi bien les choses qu'il raconte sont-elles souvent banales, mais la banalité dans son Journal acquiert paradoxalement le statut d'une vérité, d'une perpétuelle nouveauté. Et puis, voici, au milieu de ce cours plus ou moins tranquille, des perles en tout genre. Je m'empêcherai d'en citer plusieurs. Elles n'ont, à vrai dire, un sens complet que par ce qui les entoure, et dont elles sortent tout à coup, nous arrachant une exclamation d'admiration ou un éclat de rire. Je m'arrête à celle-ci qui, me semble-t-il, porte un sens particulièrement lourd dans les temps que nous vivons: «La vie serait encore supportable sans ses amusements.» Relire, remâcher: «La vie serait encore supportable...»

24 librairies au Québec

Renaud-Bray

www.renaud-bray.com

NOS MEILLEURES VENTES du 30 mai au 5 juin 2001

1 Roman	EN AVANT COMME AVANT I	2 Michel FOLCO	Seuil
2 Roman Qc	ADÉLAÏDE - La goût du bonheur, T. 2	10 Marie LABERGE	Boréal
3 Roman Qc	GABRIELLE - La goût du bonheur, T. 1	27 Marie LABERGE	Boréal
4 Biographie Qc	JACQUES PARIZEAU, T. 01 - La croisée	3 Pierre DUCHESNE	Qc Amérique
5 Polar	L'OISEAU DES TÉNÉBRES	2 Michael CONNELLY	Seuil
6 Jeunesse	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4	28 Joanne K. ROWLING	Gallimard
7 B.D.	ASTÉRIX ET LATRAVIATA	13 Albert UDERZO	Albert René éd.
8 Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI - Prix des libraires 2000	32 G. COURTEMANCHE	Boréal
9 Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI I	21 T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
10 Roman	LE DÉMON ET MADEMOISELLE PRYIM	8 Paulo COELHO	Anne Carrière
11 Psychologie	À CHACUN SA MISSION	78 J. MONBOURQUETTE	Novalls
12 Polar	CEREALES KILLER	2 SAN-ANTONIO	Fleuve Noir
13 Roman	DOLCE AGONIA	12 Nancy HUSTON	Actes Sud
14 Polar	DEADLY DÉCISIONS	9 Kathy REICHS	Robert Laffont
15 Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE - Éd. compacte	35 A.-M. MACDONALD	Flammarion Qc
16 Roman	LE CIMETIÈRE DES BATEAUX SANS NOM	5 A. PEREZ-REVERTE	Seuil
17 Guide	GÎTES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2001	15 COLLECTIF	Ulysse
18 Essai	NO LOGO : La tyrannie des marques	8 Naomi KLEIN	Leméac
19 Sc. Sociale Qc	CONTES ET COMPTEES DU PROF LAUZON	6 Léo-Paul LAUZON	Langtôt éd.
20 Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	159 F. DELAVIER	Vigot
21 Jeunesse	À LA CROISÉE DES MONDES, T. 3 - La moitié d'ombre	9 Philip PULLMAN	Gallimard
22 Tech. d'art	ATLAS PRATIQUE DE LA PHOTO	88 COLLECTIF	Atlas
23 Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	4 Catherine MILLET	Seuil
24 Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI	111 Gill HALE	Manise
25 Polar	DOSSIER BENTON	6 Patricia CORNWELL	Calmann-Lévy
26 Biographie	LES LIENS DU SANG	3 NICASO & LAMOTHE	L'Homme
27 Sc. Sociale Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE	164 Serge MONGEAU	Écosociété
28 Polar	OPÉRATION HADÈS	15 LUDLUM & LYNDS	Grasset
29 Polar Qc	L'ARGENT DU MONDE, T. 1 & T. 2	14 Jean-J. PELLETIER	Allire
30 Biographie Qc	PRISONNIER À BANGKOK	7 OLIVIER & LESTER	L'Homme
31 Roman	LE MORT QU'IL FAUT	8 Jorge SEMPRUN	Gallimard
32 Psychologie	LA SYNERGOLOGIE	55 Philippe TURCHET	L'Homme
33 Roman Qc	LÀ OÙ LA MER COMMENCE	10 Dominique DEMERS	Robert Laffont
34 Cuisine	SUSHIS FACILES	53 COLLECTIF	Marabout
35 Guide	PLAISIRS D'ÉTÉ PAS CHERS, 3e éd.	3 Alain DEMERS	Trécarré
36 Humour Qc	JOURNAL D'UN TI-MÉ	30 Claude MEUNIER	Leméac
37 Essai Qc	LE VILLAGE QUÉBÉCOIS D'AUJOURD'HUI	8 MELANÇON & POPOVIC	Fides
38 Nutrition	LES ALIMENTS DE L'INTELLIGENCE	6 Jean-Marie BOURRE	Odile Jacob
39 Sport Qc	MICHEL BERGERON À CŒUR OUVERT	10 Mathias BRUNET	Qc Amérique
40 Polar	DERNIER REFUGE	18 Patricia MACDONALD	Albin Michel
41 Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES	35 Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables
42 Art	LA MAISON AU QUÉBEC	10 Yves LAFRAMBOISE	L'Homme
43 Psychologie	DE LA CONVERSATION	91 Théodore ZELDIN	Fayard
44 Roman	LA MUSIQUE D'UNE VIE	17 Andrei MAKINE	Seuil
45 Roman Qc	LA PERTE ET LE FRACAS	10 Alistair MACLEOD	Boréal

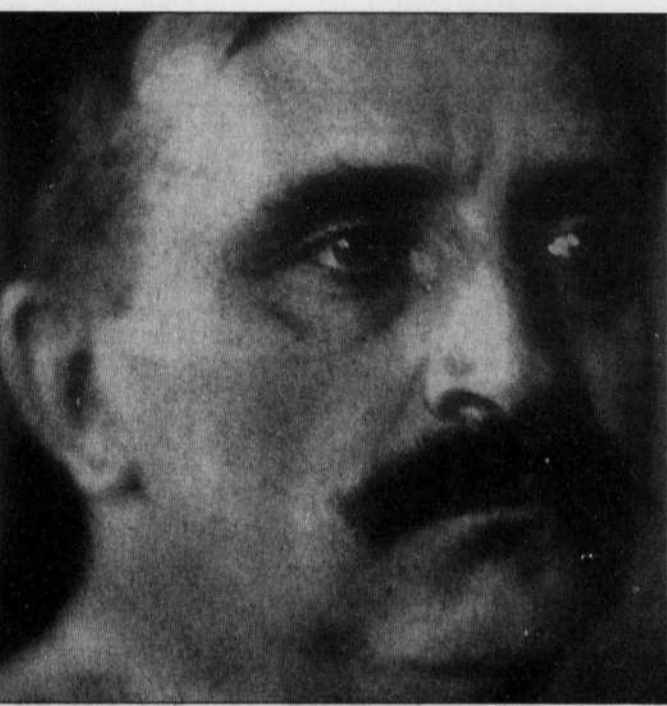
♥ : Coup de cœur RB ■ : 1^{er} semaine sur notre liste N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

Les coups de cœur Renaud-bray, du plaisir tout l'été!

Pour commander à distance :

(514) 342-2815

www.renaud-bray.com



Paul Claudel

ARCHIVES LE DEVOIR

VIENT DE PARAÎTRE AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Dans la collection InterCultures

La valeur de la vie humaine en Russie (1836-1936) Construction d'une esthétique politique de fin du monde

TRISTAN LANDRY

200 pages • 23 \$



En garde! Les représentations de la tuberculose au Québec dans la première moitié du XX^e siècle

LOUISE CÔTÉ

300 pages • 29 \$



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL LES ÉDITIONS DE L'IQRC Pavillon Maurice-Pollack, bureau 3103 Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4 Tél. (418) 656-7381 - Telec. (418) 656-3305 Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca http://www.ulaval.ca/pul

La conversation française

Jean-Marc Beausoleil

Célibat, lectures et marihuana, tel est le sous-titre de ce roman. L'histoire d'un jeune journaliste pigiste qui cultive l'art de se mettre les pieds dans les plats. Un roman qui est aussi une façon de danser sur la corde raide.

Acheter un ouvrage de Langtôt éditeur c'est encourager la culture québécoise

LANGTÔT ÉDITEUR

Les classiques d'hier, d'aujourd'hui, de demain.

Henriette Dessaulles Journal 12,95 \$
Yves Thériault Le ru d'houé 7,95 \$
Hubert Aquin L'invention de la mort 9,95 \$
Lise Tremblay La pêche blanche 6,95 \$
Nicole Houde Les oiseaux de Saint-John Perse 9,95 \$
Louis Gauthier Les aventures de Séba Perron et de Puce Bellin 8,95 \$
Félix-Antoine Savard Renaud maître-d'œuvre 8,95 \$

BQ BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE www.livres-bq.com

LECTURES D'ÉTÉ

À L'ESSENTIEL

Fragiles oiseaux du paradis

LES OISEAUX DE SAINT-JOHN PERSE
Nicole Houde
Bibliothèque québécoise
Montréal, 2001, 216 pages

Dès la première page de ce terrible ouvrage, le temps a déjà fait son œuvre. En franchissant la porte de cet appartement de la rue Laurier le 16 avril 1990, Josée, auxiliaire familiale au service du CLSC et narratrice de ce roman, découvre deux épaves échouées sur les rives de la sérénité depuis on ne sait trop quand. Maurice, 91 ans, et Estelle, 82 ans, mariés depuis 1970, vivent ici et maintenant, mais ailleurs et dans le passé. Ils ont eu des vies, des amours et des passions qu'ils ne savent plus désormais que se rejouer dans une splendide et terrifiante confusion.

Roman de la vieillesse errante, des ravages de l'âge sur les corps et les esprits, *Les Oiseaux de Saint-John Perse* de Nicole Houde, qui a reçu le prix du Gouverneur général en 1995, déchire l'âme sans faire de tapage. Les divagations de Maurice et Estelle, leur déchirance devant laquelle on hésite entre l'attendrissement et l'effroi, subjuguent lentement la narratrice qui parvient à y lire, au prix d'une périlleuse compassion, les mots de l'humanité en quête de bonheur et de liberté.

Devenus étrangers au monde, avec l'hospice pour seul horizon et Josée, elle-même en proie aux blessures de la mémoire, comme seule amie, Maurice et Estelle, reclus, livrent un combat perdu d'avance qui préfigure peut-être — comment ne pas y songer — notre propre sort à venir.

L'émotion, dans ces pages, boulesverse plus qu'elle ne rassure. Passant du lyrisme visionnaire au réalisme pudique au gré des états d'âme de la narratrice et des soubresauts de conscience du vieux couple égaré, *Les Oiseaux de Saint-John Perse* distille une beauté malaisée dont la romancière Nicole Houde possède le troublant secret.

Louis Cornellier

L'ŒIL PRIVÉ
PROJET DANAÏDE

LES AVENTURES HALLUCINANTES DE GUSSE OUALZERRE

Daniel Da
L'Effet pourpre
Montréal, 2000 et 2001
En deux volumes de 271 pages

Daniel Da: qu'y a-t-il à lire dans ce nom de plume: un coup de chapeau aux dadaïstes, peut-être? On devine pourtant que l'auteur se réclamerait plutôt de Raymond Queneau et de Boris Vian. Da est un amoureux des mots, à n'en pas douter, rares, communs, crus, cuits ou déformés, qui lui paraissent tous riches de sucs inattendus. Et grâce à eux, il raconte des histoires et invente des personnages qui n'ont rien à faire de la «véridicité authentique». Il a l'horreur du réalisme, ce qui ne l'empêche pas de se coller à la réalité, qu'il préfère surprendre en simple appareil pour en montrer la bêtise. La fantaisie, ici, est une aire ouverte, choisie délibérément parce que le sens — y compris la critique — y circule plus librement qu'ailleurs.

Le deuxième tome des aventures de Gusse Oualzerre va découvrir ceux qui n'ont pas lu le premier, voire les dérouter tout à fait. Cela démarre pourtant sur les chapeaux de roues, par des attentats à la bombe qui visent le patron d'une pizzeria, puis son livreur, Gérard De Champollion, un brave bougre qui éprouve une véritable jouissance à conduire sa voiture de marque Lada...

C'est un fait divers qui dissimule une affaire autrement plus grave. Les attentats seraient le fait d'une bande de motards d'origine chinoise, aux méthodes particulièrement violentes, les Wok Machine (sic). Or, le dossier atterrit sur le bureau d'un sergent détective, Ross Hainré, qui n'aspire plus qu'à une retraite tranquille, tout comme son beau-frère et bras droit, Julius De Lepen (re-sic). Tous deux sont plus occupés par leur vie de couple brinquebalante que par cette mission qui leur tombe dessus.

L'histoire, qui se déroule pendant une semaine de la fin d'un mois de juin, se complique com-

me il se doit. Mais elle piétine au point de s'enliser dans des détails inutiles. Les deux policiers n'ont pas envie d'en découdre et — Ross lui-même en convient — cette histoire ne se tient pas.

Certains passages ne manquent pas de piquant, où policiers et politiciens sont joyeusement épinglés, tel ce chef de l'État, Auguste Pichonet, dont la carrière est dirigée par un impresario. Les journalistes, eux, sont prétentieux et ignorants et la télé, idiote. Tout va pour le mieux dans ce pays imaginaire, où les riches peuvent compter sur des caisses de retraite qui leur permettent d'élaborer une stratégie de claustration péculinaire et qui a son «ministère de la Délégation et/ou du Civisme».

Mais où est donc Gusse Oualzerre, dont on nous promettait la suite des aventures? Eh bien, il est en «décennie sabbatique», le cher, sans qu'on nous dise pourquoi ni comment. Il existe à peine dans ce roman, furieusement

amoureux de son Amanda Belle-rophon et à se prendre, puisqu'il en a le loisir, pour un écrivain. Ce n'est pas lui qui écrit le roman en cours — heureusement! Il se contente de prendre des notes et d'être mêlé à l'intrigue comme d'autres victimes. De loin en loin, on le voit chipoter sur l'œuvre à faire, puis décider d'en faire à sa tête et d'écrire comme il lui plaît: pas de personnage «campé» dans son roman, où tous les personnages parleront de la même façon; et ce sera compliqué: «Je ne ferai pas vrai et je n'aurai aucune opinion sur les choses de la vie, sauf si c'est pour me moquer de cette stupide manie!»

Ce roman de Oualzerre, qu'il veut semblable à celui que nous sommes en train de lire, on le souhaite meilleur que celui-ci. Plus proche, tiens, du tome premier des aventures du Gusse, paru au milieu de l'année dernière. *L'Œil privé* était offert, tout comme maintenant *Projet Danaïde*, dans une pochette de plastique, comme une pièce à conviction. La trou-

vaillé se disait commode: on pouvait lire le livre à la plage et près d'une piscine sans risque de l'abîmer. La présentation était habile, ce qui lui a valu un prix de design. La couverture est toute rouge — celle du second est bleue.

Mais quoi qu'il en soit de l'allure séduisante du «produit», le premier tome des aventures de Gusse Oualzerre est très supérieur au premier. On le voyait devenir «œil privé» dans l'intention de réussir sa vie — bref de suivre le troupeau — et de détromper son amie de cœur qui lui reprochait son «inaptitude à l'aboutissement». Gusse jouait bravement le jeu sans les gignements des exclus de la génération X qui cassent du sucre sur le dos des baby-boomers. Toujours tiré à quatre épingles, on admirait sa «chemise perverche», ses «bas houille», ses «chaussures méthylène» et surtout son inséparable imper «odeur cinabre». Gusse était un homme de goût, qu'on ne pouvait pas rater au volant de sa Packard 1947.

Et il payait de sa personne. Drogué, battu, laissé pour mort, il menait une enquête tordeuse dont le mystère s'épaississait à mesure. Il s'agissait ni plus ni moins que de sauver la population de la ville, du pays, d'un immense péril. Et d'écouter au passage la malbouffe de restaurants comme Le Technobole, où on s'envoie à ses risques et périls «deux McVomis, une portion de sel saupoudré de quelques bâtonnets frits, un chausson à la kérate et une orangeade faite avec de la véritable teinture d'iode».

On trouve également dans *L'Œil privé* un portrait hilarant de la «chose banlieusarde», infestée d'animaux domestiques: «... dès qu'ils laissent tomber une crotte ou un jet d'urine, un petit nègre muni d'une canne à pêche et d'un chapeau de paille s'empresse de ramasser les dégâts et repartait prestement vers son carré de pelouse au centre duquel reposait un pneu de poids lourd et un volatile rose aux longues pattes effilées.»

Gusse Oualzerre circule dans une ville juteuse — avenue de l'Ascaride, rue de la Fistule, boulevard du Pylone. On voit comment il devient amoureux

d'Amanda et fait la connaissance de Ross Hainré, qui, avant d'être un flic fatigué, fut un quasi-philosophe: «Vous voulez réussir votre vie? Eh bien! attachez-vous, ça va faire mal: on ne s'exclut pas du monde, Oualzerre, on s'exclut dans le monde. Ça tape, hein?»

La première embrouille de

Daniel Da est nettement mieux menée que la seconde. Lire d'abord le petit livre rouge, pour se dilater la rate sans s'anémier le cerveau et, s'il reste un peu de limonade — c'est l'été —, alors le bleu.

robert.chartrand5
@sympatico.ca

Que relirez-vous cet été?



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LISE BISSONNETTE, présidente-directrice générale de la Grande Bibliothèque du Québec

Si je me lançais en relecture, cet été ou en toute autre saison, je reprendrais le parcours de Nelligan, de Claire Martin, d'Yves Thériault et de la première Marie-Claire Blais, tous lus avec Baudelaire ou Rousseau et tous interdits dans le pensionnat de mes quinze, seize, dix-sept ans, tous empruntés à la bibliothèque publique et tous lus dans la clandestinité, la boulimie, l'urgence. Comment ce voyage à haute vitesse, ignorant et impressionniste, a-t-il pu laisser en moi un souvenir aussi indélébile? Je n'en saurais sans doute rien car je passe ma vie de lecture ailleurs, dans une autre urgence, à rattraper les centaines d'œuvres qui auraient dû occuper mes saisons, de Prosper Mérimée à Stefan Zweig, d'Adrienne Choquette à Joyce Carol Oates, d'Ernest Hemingway à Victor-Lévy Beaulieu. Et vous parlez d'un seul été?

hiéroglyphe

Paris, petits cris!
Il est mille manières de prendre le pouls d'une cité.
On peut l'arpenter.
On peut la photographier.
On peut aussi l'écouter.

Marie Ouellet
Dedans dehors
162 p. • 16,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : xyzed@mink.net

Lire pour faire durer l'instant



Les gens heureux n'ont pas d'histoire, certes, mais le bonheur parfois se conquiert de haute lutte. Et Alfred est prêt à tout pour convaincre Alice qu'ils sont faits l'un pour l'autre.

Alain CAVENNE
La petite Marie-Louise
Roman, 299 pages
27,95 \$

L'instant même

Anne Bergeron
Pilleurs de tombes

Un roman qui nous entraîne dans une série d'intrigues, avec la découverte d'un squelette vieux de 9700 ans et dont des représentants des Premières nations revendiquent la propriété.
Un roman pour cyber-pirates et amateurs d'archéologie.

Acheter un ouvrage de Lanctôt éditeur c'est encourager la culture québécoise

LANCTÔT ÉDITEUR

Grandes lectures estivales



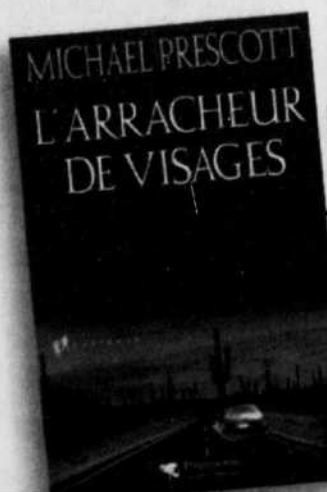
Une biographie forte où la recherche n'étouffe jamais l'émotion

MARIE-ANTOINETTE LA MAL-AIMÉE
HORTENSE DUFOUR
766 pages
24,95 \$



Une amitié rare, un amour dévastateur dans le Midwest des années 30

CET ÉTÉ-LÀ
SARAH STONICH
304 pages
29,95 \$



Un cauchemar absolu d'un réalisme sans concession

L'ARRACHEUR DE VISAGES
MICHAEL PRESCOTT
380 pages
29,95 \$



Un chef-d'œuvre de la littérature fantastique du XX^e siècle

LA CITADELLE DES OMBRES TOME 2
ROBIN HOBB
899 pages
39,95 \$

Flammarion

LECTURES D'ÉTÉ

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Des gens qui font l'histoire

NOUVELLE-FRANCE LA GRANDE AVENTURE

Louis-Guy Lemieux
Dessins d'André-Philippe Côté
Éditions Septentrion
Sillery, 2001, 118 pages

LES ANNÉES BOUCHARD

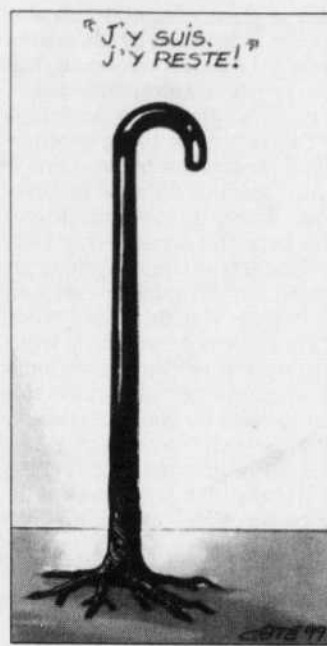
André-Philippe Côté
Textes de Michel David
Préface de Lucien Bouchard
Éditions Septentrion
Sillery, 2001, 168 pages

L'historien et éditeur Denis Vaugois exagère un peu, mais son commentaire résume toutefois un malaise ressenti par plusieurs amateurs de l'histoire qui ne sont pas des spécialistes: «Aujourd'hui, la mode est à l'histoire structurale, à une histoire abstraite, sans acteurs, sans événements. Les tendances retiennent plutôt l'attention. Et encore, de préférence les tendances lourdes! C'est ainsi que l'histoire a cessé d'être l'histoire, que les historiens patentés ont perdu quelque peu leur public.» Aussi, c'est afin de contrebalancer cette hégémonie de l'histoire dite «scientifique» qu'il publie, cette saison, *Nouvelle-France. La grande aventure*, un très bel ouvrage d'histoire populaire rédigé par le journaliste Louis-Guy Lemieux et magnifiquement illustré par le caricaturiste André-Philippe Côté, tous deux du *Soleil*.

sonnelle et impressionniste de la Nouvelle-France: «J'ai choisi de raconter, cette grande aventure, non pas en historien mais en journaliste. Comme un grand reportage. En cherchant l'insolite, le pittoresque. En faisant le lien entre la grande et la petite histoire.» Et en ne se privant pas de décerner, au plaisir, des prix de bonne ou de mauvaise conduite aux acteurs impliqués. Ainsi, en 25 tableaux agencés au petit bonheur, Lemieux évoque avec vigueur, et un certain humour, les grandeurs et petitesse de nos ancêtres, lancés à la poursuite du bonheur sur une terre souvent hostile.

La Nouvelle-France a eu ses héros et le journaliste ne lésine pas sur les compliments à l'heure de les dépeindre. Décritee «plus grand homme de la Nouvelle-France», Marie de l'Incarnation, celle «qui incarne le mieux le courage et la ténacité des premiers Canadiens», figure au sommet du panthéon «sans jamais quitter le cloître». Louis Hébert, «le véritable père du peuple québécois», selon l'ineffable Léandre Bergeron, s'attire aussi tous les hommages.

Honnête homme égaré dans une foule de fonctionnaires corrompus, Jean Talon, le célibataire champion du peuplement, inspire de belles réverences à Lemieux, qui en réserve aussi quelques-unes au véritable explorateur Louis Jolliet, au dévoué médecin Michel Sarrazin et au marquis de Vaudreuil qui, dans la tourmente de la Conquête, sut faire passer les intérêts des civils canadiens avant les siens. Enfin, à titre de figures héroïques qui appartiennent en propre à la Nouvelle-



SOURCE SEPTENTRION
J'y suis, j'y reste, 1999, d'André-Philippe Côté.

France, les coureurs des bois et les Filles du Roi («des conquérantes, des fondatrices, des pionnières et des mamans magnifiques», écrit un Lemieux ému) reçoivent une attention méritée.

Que des héros? Bien sûr que non. Au purgatoire de la mémoire, Lemieux place Cartier, qui «a en lui du héros et du salaud», l'énigmatique Champlain, M^{re} François de Laval et le «peu intéressant» Dollard Des Ormeaux. Quant aux vrais «méchants», ils sont aussi légion. Frontenac, «un des plus grands brigands de l'histoire de la Nouvelle-France», en prend pour son grade, tout comme le despotique M^{re} de Saint-Vallier, successeur de Laval. Imposteur, mythomane, l'explorateur Cavalier de La Salle se voit ici déchu de sa superbe et Pierre Le Moyne d'Iberville récolte le titre de corsaire efficace mais sanguinaire.

Après la claque d'usage administrée à l'intendant Bigot, une sorte de mafioso de l'époque, Louis-Guy Lemieux règle son compte à Montcalm, un personnage mesquin et un général incompetent: «Il est impossible de trouver à cet homme un seul côté attachant. L'intrigue lui sert de stratégie militaire. La médisance et la calomnie s'attachent à chacun de ses pas.»

L'aventure de la Nouvelle-France, ce fut aussi des événements et des lieux. La saga des traversées de l'Atlantique, les contacts entre Amérindiens et Européens, la rivalité Québec-Montréal, l'esclavagisme au Canada français et le désastre des plaines d'Abraham trouvent donc leur place dans ce compendium historique que les superbes et nombreux dessins d'André-Philippe Côté élèvent au rang de livre d'art. Pleins d'humour et de vitalité, comme les textes qu'ils accompagnent, les portraits tracés par le caricaturiste brillent par leur générosité.

Malgré quelques erreurs dans la notation des dates (on écrit 1920 pour 1620 à la page 25, 1923 pour 1623 à la page 34 et 1772 pour 1672 à la page 54), *Nouvelle-France. La grande aventure* apparaît comme un projet séduisant. S'il ne réinvente pas l'histoire (ses principales sources sont l'œuvre de Jacques Lacoursière et le *Dictionnaire biographique du Canada*), Lemieux la vulgarise cependant avec enthousiasme en lui donnant force couleurs humaines et ses jugements à l'emporte-pièce donnent une stimulante saveur polémique à l'ensemble. Ouvrage d'agrément, ce petit livre fera sourire les spécialistes mais ravira les dilettantes qui ont droit, eux aussi, à des productions de qualité.

Les déceptions de maître Lucien

En duo cette fois-ci avec Michel David, réputé chroniqueur politique au *Soleil*, André-Philippe Côté nous offre du même coup *Les Années Bouchard*, un album de ses caricatures mettant en vedette l'ex-premier ministre du Québec qui, bon joueur, en signe la préface.

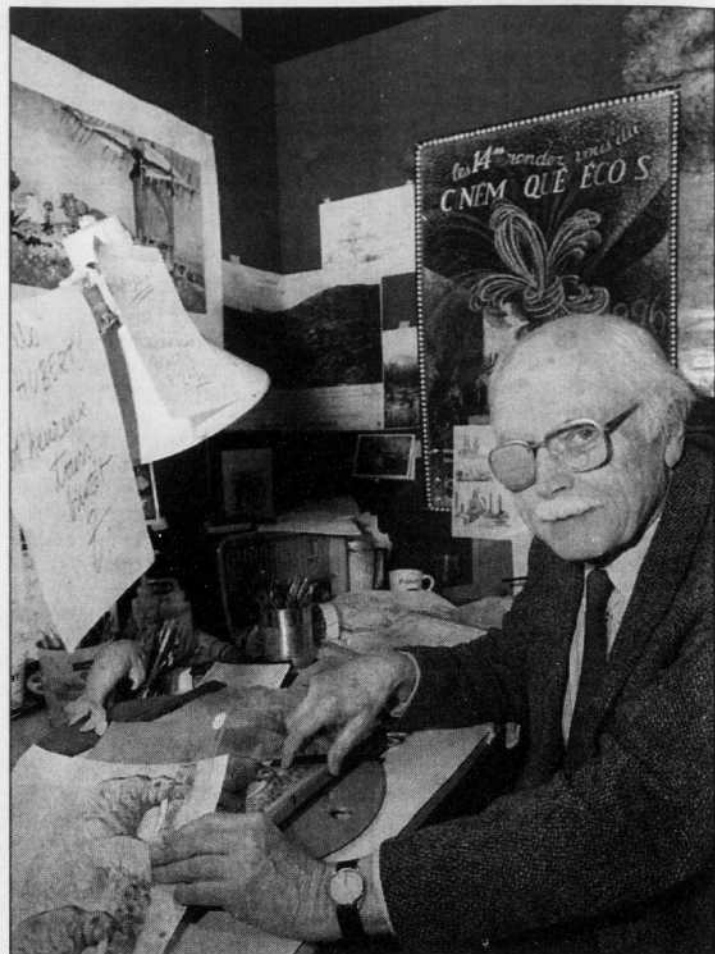
Dans un solide texte d'ouverture intitulé *La trahison des dieux*, Michel David dresse un bilan plutôt négatif des années Bouchard. Perpétuellement en conflit avec un Parti québécois qui ne lui a accordé qu'une confiance conditionnelle, sermonné à la petite semaine par un Jacques Parizeau à la superbe inébranlable, embourbé dans une lutte contre le déficit mal reçue, à juste titre, par plusieurs militants souverainistes, victime des coups bas fédéralistes de Stéphane Dion et cie, incapable de faire progresser l'appui à la Cause, Lucien Bouchard, celui qu'on croyait sauveur, se sera finalement contenté du statut de velleitaire. Qui l'aurait cru: «Moins d'une semaine après l'annonce de sa démission, c'est comme si on l'avait déjà oublié. Finalement, les années Bouchard avaient été une période plutôt désagréable pour la population.» C'est d'ailleurs ce qu'évoque une caricature de Côté qui montre un Bouchard, tout penaud, prêt à payer sa taxe à l'échec au comptoir du Comité de promotion de la souveraineté.

Moins méchant qu'un Chapelleau, par exemple, Côté allie très souvent le cynisme et la compassion dans cet album. En 1999, pour illustrer une déclaration du premier ministre qui affirmait alors: «J'y suis, j'y reste!», il dessine très sobrement une canne bien enracinée au sol. En janvier 2001, au moment de la démission, la canne est tombée, coupée au ras des racines.

Aussi, autant pour les textes de Michel David que pour les dessins d'André-Philippe Côté, *Les Années Bouchard* s'impose comme un document indispensable pour revivre cet épisode encore chaud de notre histoire.

louiscornellier@parroinfo.net

Quel livre relirez-vous cet été?



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
FRÉDÉRIC BACK, cinéaste

Pierre Dansereau m'a adressé amicalement un livre de Theodore Monod intitulé *Si l'aventure humaine devait échouer (Grasset, 2000)*, et c'est un livre extrêmement riche de réflexions, de références à des philosophes, à des penseurs qui essaient justement toutes les contradictions qu'il y a dans l'aventure de l'humanité, qui fonce tête baissée et trop souvent aveuglément vers un avenir de plus en plus incertain. C'est une mine inépuisable de réflexions enrichissantes, troublantes, et j'y retourne chaque fois que j'ai un moment de liberté, entre deux dessins.

ESSAIS

Autour de la fragilité et de l'exigence

DAVID CANTIN

On n'insistera pas pour dire à quel point l'œuvre de Michel van Schendel n'a peut-être jamais reçu l'accueil qu'elle méritait vraiment au Québec. Certains la jugent trop difficile alors que d'autres préfèrent porter un jugement rapide plutôt que de prendre le temps de lire un seul recueil. Afin de souligner le quarantième anniversaire d'un parcours rigoureux, voilà que L'Hexagone en profite pour faire paraître un magnifique hommage à plusieurs voix. *Poésie et politique - Mélanges offerts en hommage à Michel van Schendel* a l'avantage de ne pas simplement miser sur une seule approche. Au contraire, ce livre qui compte plus de 500 pages peut être parcouru à travers les voies de l'étude exhaustive, de la création ou du témoignage personnel.

Sous la direction des collègues Paul Chamberland, Michaël La Chance, Georges Leroux et Pierre Ouellet, le titre de même que l'ampleur de l'ouvrage peuvent surprendre à première vue. Toutefois, dans sa préface, Ouellet emprunte l'image d'«une photo de groupe, où des paroles se rassemblent, autour d'une voix, unique, singulière, multiple et solidaire aussi, pour faire écho à cette écoute qu'elle prête aux autres dès qu'elle s'écrit». La meilleure façon de s'introduire à cette œuvre poétique est peut-être de parcourir, librement, ce vaste ensemble qui a le mérite d'être à la hauteur des attentes.

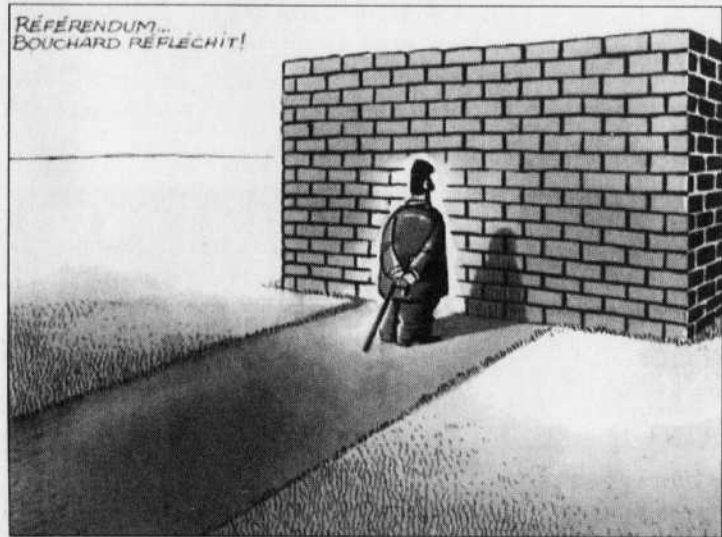
Le livre s'ouvre d'ailleurs sur un bref extrait d'un récit à paraître de van Schendel, autour de «quelques éléments d'un chemin de vie». Les lectures qui suivent optent pour un tracé parfois universitaire (Lucie Bourassa), parfois plus personnel (Daniele Pieroni). Heureuse idée aussi d'inclure des poèmes et des proses qui offrent la possibilité de lire quelques inédits. On pense d'ailleurs à ces strophes de Gilles Cyr: «Mon cher Platon, tes oiseaux si naïfs / et curieux des choses d'en haut / ici du crayon je me gratte le dos / et par la vue tentés, croient-ils / toujours aux démonstrations fermes?», ou encore à un texte étonnant de Michel Deguy à propos *Du rythme*. Certains témoignages, de Naïm



Kattan à Roch Denis, renseignent davantage sur l'engagement politique de van Schendel ou sa carrière professionnelle. Certains, comme Paul Chamberland et Gérard Bucher, tentent d'entrer dans l'œuvre par la voie d'un livre charnière comme *L'Impression du souci ou l'étendue de la parole* (L'Hexagone, 1993). Il s'agit peut-être de la façon la plus simple et la plus efficace de suivre le parcours sinueux de Michel van Schendel, de choisir une approche du monde, *L'Extrême Livre des voyages* (L'Hexagone, 1987) par exemple, pour ensuite se laisser guider vers d'autres manières de voir dans un trajet aussi dense.

Chez cet auteur, il faut surtout prendre le temps de lecture nécessaire pour comprendre le rapport très particulier aux choses ainsi qu'au langage poétique. *Poésie et politique* montre qu'il est possible de rendre hommage et de mesurer l'importance d'un travail de création aussi exigeant. Pour reprendre les mots de Joseph Melançon, en ce qui a trait à une pareille expérience de l'écoute et de l'écrit, «notre lecture peut facilement être piégée».

POÉSIE ET POLITIQUE - MÉLANGES OFFERTS EN HOMMAGE À MICHEL VAN SCHENDEL
Sous la direction de Paul Chamberland, Michaël La Chance, Georges Leroux et Pierre Ouellet
L'Hexagone
Montréal, 2001, 511 pages



SOURCE SEPTENTRION
Référendum... Bouchard réfléchit, 1999, d'André-Philippe Côté.

Sourire noir
Louis Marsand

Ils sont jeunes, boivent beaucoup, fréquentent les bars pour briser la monotonie et aussi pour y dénicher le grand amour.

Un roman qui donne des frissons dans le dos.

Acheter un ouvrage de Lanctôt éditeur c'est encourager la culture québécoise

LANCTÔT ÉDITEUR

L'histoire sous toutes ses facettes

Louis-Guy Lemieux
André-Philippe Côté
Nouvelle-France
La grande aventure
118 pages, illustré, 13,95\$

André-Philippe Côté
Michel David
Les Années Bouchard
168 pages, illustré, 13,95\$

Philippe Bernard
Amury Girod
Un Suisse chez les patriotes du Bas-Canada
252 pages, 24,95\$

Martin Fournier
Pierre-Esprit Radisson
Aventurier et commerçant 1636-1710
134 pages, 20,95\$

SEPTENTRION
www.septentrion.qc.ca

Le Silence des oiseaux
Michel Lebœuf

Les oiseaux abandonnent les hommes. Pourquoi?
Un thriller écologique captivant.

TRAIT D'UNION

La Conquête de Mexico
Yves Sioui Durand

La rencontre de Cortés et des Aztèques: une œuvre théâtrale essentielle sur l'Amérique. Histoire et mythologie sont au rendez-vous.

www.traitudunion.net

La Conquête de Mexico
Yves Sioui Durand

LECTURES D'ÉTÉ

LE FEUILLETON

Une érudition qui tombe à l'eau...

LE CIMETIÈRE DES BATEAUX SANS NOM

Arturo Pérez-Reverte
Traduction de l'espagnol par
François Maspéro
Éditions du Seuil
Paris, 2001, 571 pages

On m'avait demandé une « lecture d'été », en d'autres mots un bon gros roman qui demande plusieurs jours de lecture (pas nécessairement intensifs) et qui, sans être forcément simple, se lit sans trop d'effort. Ajoutez-y un peu de fantaisie, de suspense ou d'aventure (le mystère n'est pas mal non plus) et vous voilà avec une lecture d'été. Les vacances ou les temps de chaleur, c'est bien connu, nous rendent un peu paresseux. Qui, en effet, voudrait en cette saison se casser la tête quand le corps peut enfin exulter et que tous les sens sont en éveil?



Jean-Pierre Denis

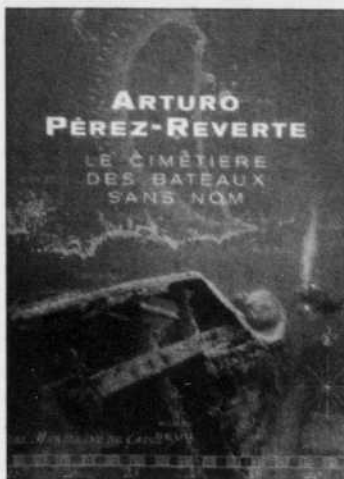
man, *Le Cimetière des bateaux sans nom*, un mélange de policier et d'aventure, avec trésor à la clé, où sa vaste connaissance de la mer et des cartes marines nous en met plein la vue.

Plein la vue, mais guère plus... Ses personnages, minces et caricaturaux, font penser à ceux que l'on trouve dans les romans policiers, avec leurs tics, leur dégaine, leurs petites obsessions, leurs idées noires, leur sens exacerbé de la logique, leur naïveté aussi, et qui m'ont toujours semblé complètement improbables. C'est sans doute le prix à payer pour qu'il y ait action et que le lecteur surfe sur les seuls événements narratifs, au détriment de toute épaisseur psychologique et de toute réalité sociologique. Encore que là je ne peux pas dire que Pérez-Reverte ait vraiment réussi son coup. L'intrigue est dispersée sur des centaines de pages, avec des temps morts occupés par une

histoire sentimentale qui ne tient pas debout, des considérations d'ordre historique et maritime (des histoires de cartes) qui n'en finissent plus de nous perdre dans des longitudes et des latitudes auxquelles nous ne comprenons rien, bref, un mélange qui nous fait poireauter d'un côté et nous rend incrédules de l'autre. Pourtant, il y avait là matière à faire une superbe histoire! Comme les personnages qui se plaignent que la mer a changé ainsi que notre rapport à elle, il faut bien avouer que les auteurs aussi ont changé et qu'ils ne savent plus toujours raconter.

Le secret des jésuites

Donc, personnages. Il y a Coy, un marin barcelonais qui a perdu son droit de naviguer à la suite d'un naufrage et qui rencontre, lors de la mise aux enchères d'une carte maritime du XVIII^e siècle, une jeune femme du nom de Tanger Sotto qui travaille pour le musée de la Marine de Madrid. Elle est venue spécifiquement pour récupérer cette carte qui pourrait l'aider à retrouver un bateau affrété par des jé-



suites — le brigantin *Dei Gloria* —, qui a été coulé au large des côtes espagnoles en l'an 1767 par des pirates et qui contiendrait selon toute vraisemblance quelques deux cents émeraudes brutes grosses comme des œufs. Elle emporte la mise contre un mafieux du nom de Palermo, pilleur d'épaves, qui voulait aussi l'avoir en sa possession (ce qui, soit dit en passant, n'a pas de sens quand on sait qu'il est beaucoup plus riche qu'elle et qu'il aurait pu tripler la mise).

Un peu malgré lui, et parce qu'il en est tombé amoureux, Coy va se laisser entraîner dans une aventure qui est loin d'être sans risque: retrouver cette épave et veiller à écarter Palermo qui les suit à la trace, aidé par un Argentin, Kiskoros, qui a fait la guerre des Malouines et a été tortionnaire dans son pays. Bien entendu, on ne se lance pas dans une telle aventure sans avoir toutes les informations requises pour positionner avec exactitude une épave perdue en pleine mer. Pour cela il faut tenir compte d'une foule de détails qui tiennent aux méridiens choisis par les navigateurs de l'époque (avant celui de Greenwich, il y en avait un grand nombre) et à l'ensemble des informations qui ont alors été consignées par les autorités espagnoles. Là est la véritable énigme de ce roman qui est un jeu de lecture et d'intuitions, mais aussi de forte érudition des conditions politiques et stratégiques du XVIII^e siècle.

Cette précieuse cargaison, affr-

tée par les jésuites, avait pour but de soudoyer la royauté afin d'écarter la dissolution de leur ordre. Comme les jésuites étaient d'une grande habileté diplomatique et aussi d'une grande efficacité stratégique, ils avaient tout prévu, sauf, bien sûr, que des pirates seraient sur leur route. On apprendra vers la fin du roman qu'ils utilisaient par ailleurs des codes de navigation bien à eux... Enfin, après une première tentative infructueuse, peut-on mettre la main sur le trésor? Comme de bien entendu, rebondissement, renversement de situation, Palermo les attend au port. Nouveau rebondissement, Sotto avait tout prévu! Re-rebondissement... Tout le monde perd.

Je l'ai dit: sujet exaltant, triste mise en scène. Autant d'érudition et si peu de finesse pour mettre tout cela en forme. C'est bien dommage. Sans compter ce parallélisme constant entre la femme et la mer, si pleines d'écueils toutes deux, si trompeuses aussi, et qui s'inspire du plus mauvais machisme (d. gasé, comme il se doit). En somme, un roman fort décevant qui, se targuant de faire le pont entre l'ancien et le moderne, nous donne plutôt le goût de retourner à l'ancien...

denisjp@videotron.ca

Quel livre relirez-vous cet été?

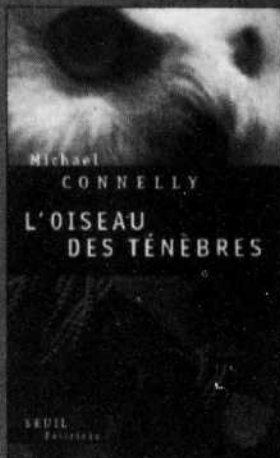


SOURCE TELE QUEBEC

FRANÇOIS RICARD, essayiste

L'été, pour moi, est la saison des lectures en retard (tous ces livres qui se sont accumulés sur ma table et que je brûlais de lire depuis des mois) plutôt que celle des relectures. Mais jouons le jeu. Si j'avais un seul livre pour tout l'été, et qu'il fallait que ce fût un livre déjà lu et aimé, sûrement ce serait un roman. Et un roman immense, inépuisable, que je n'aurais jamais fini d'admirer, d'interroger, de découvrir comme si c'était encore la première fois; un roman qui serait le parfait résumé du monde et de l'existence; donc un roman drôle et beau, habité par un héros qui serait à la fois moi-même et infiniment plus que moi-même; un roman littéralement sans fin. Sûrement ce serait le Don Quichotte dans la traduction de Oudin et Rosset.

LES ROMANS DE L'ÉTÉ AU SEUIL



MICHAEL CONNELLY

L'OISEAU DES TÉNÈBRES

Comment l'ancien profileur du FBI, Terry McCaleb, héros de *Crance de sang*, en vient à soupçonner de meurtre l'un des plus grands inspecteurs de la police de Los Angeles, Harry Bosch?

« Après *L'Envol des anges*, Harry Bosch est de retour, dans un Connelly du meilleur cru. Un polar où il mène de front deux enquêtes bien distinctes pour finir, façon Connelly, par les entrecroiser avec brio. »

Marie-Claude Fortin - Voir

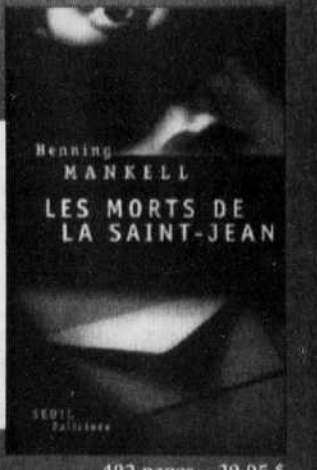
420 pages - 29,95 \$

HENNING MANKELL

LES MORTS DE LA SAINT-JEAN

« La traque d'un serial killer, qui, dans la touffeur de l'été suédois, s'applique à tuer des gens heureux [...]. L'intrigue est captivante, remarquablement menée: on savait déjà avant ce quatrième titre traduit que Henning Mankell était un virtuose du roman policier. Il atteint ici un sommet de noirceur dans cette radiographie de la société contemporaine. »

Gérard Meudal - Le Monde



492 pages - 29,95 \$



MICHEL FOLCO

EN AVANT COMME AVANT

Après *Dieu et nous seuls pouvons* et *Un loup est un loup*, voici la suite des aventures de Charlemagne Tricotin qui, après avoir dit non le jour de son mariage avec la fille du bourreau Pibrac, se retrouve condamné à 501 ans de galère. Une écriture réjouissante et érudite, une reconstitution haute en couleur de la France de la fin du XVIII^e siècle.

« Une langue drôle, truculente, pleine d'ironie, originale et extrêmement érudite. »

Pascale Navarro - Radio-Canada / Indicatif présent

384 pages - 29,95 \$

ARTURO PÉREZ-REVERTE

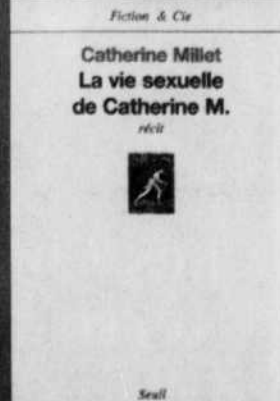
LE CIMETIÈRE DES BATEAUX SANS NOM

« N'oubliez pas ce livre, ce roman superbe, baroque et classique en même temps, et moderne en plus. [...] il se lit avec une sorte de passion, comme tous les romans d'aventures, de tempêtes en fonds sous-marins glauques, de chasseurs d'épaves sans scrupules en femmes dangereuses et belles comme la mer... Et lorsque vous l'aurez lu, vous ne l'oublierez pas non plus. »

Jacques Folch-Ribas - La Presse



576 pages - 34,95 \$



CATHERINE MILLET

LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.

« Pour la première fois, une femme décrit exactement le lieu où sa jouissance se forme, se construit, se joue, se déploie. Le fameux continent noir de la sexualité féminine s'éclaire. Ce n'est pas trop tôt. »

Philippe Sollers - Le Monde

« Un livre hors catégorie, où ce qui se dit sur le sexe sonne juste et vrai comme jamais avant. »

Nelly Kapriélian - Les Inroductibles

224 pages - 29,95 \$

ROMAN QUÉBÉCOIS

Maudit bonheur

DIANE PRÉCOURT
LE DEVOIR

Marie Laberge a le sens de la chute, c'est le moins qu'on puisse dire. Les dernières lignes de ses deux plus récents romans tantôt surprennent, tantôt étonnent, révoltent même. Ainsi, le deuxième tome de la trilogie romanesque *Le Goût du bonheur* laisse le lecteur sur une note assez dramatique. Non pas qu'il ne la voie pas venir, le lecteur, mais la fiction l'emporte sur sa propre imagination.

Gabrielle est une femme attachante, Adélaïde, sa fille qui lui ressemble tant, finit par l'être au fil du livre dont elle est le centre, à force d'aspirer, envers et contre tout, « à ce qu'il y a de mieux pour elle et ceux qu'elle aime ».

Lune vit les années d'avant-guerre, l'autre subit celles de la guerre. Dans une époque obnubilée par la religion, elles se débattent chacune à sa manière pour une portion de bonheur souvent arrachée à des codes sociaux contraignants, pour mieux se créer un espace de liberté.

Bien sûr, les désirs et les passions, même refoulés, ne sont pas moins ardents dans ce monde où l'important n'est pas tant d'être heureux que de faire son devoir. Les deux femmes nagent dans une vie vendue tortueuse par les dilemmes, la fille allant jusqu'à épouser l'homme qui aimait secrètement sa mère, et lui confiant la « paternité » de l'enfant d'un autre...

La guerre fera le reste, imposant ses diktats, apportant sa part de bouleversements, au sujet desquels les références historiques de l'auteure ne manquent pas d'intérêt.

Dans les deux premiers tomes, l'histoire se passe en grande partie à Québec et à l'île d'Orléans, où l'on suit avec « bonheur » les péripéties de tous les personnages que Laberge met en scène autour de ses deux héroïnes, notamment celui de Florent, qui devrait être au centre du troisième tome, à paraître en novembre prochain. Florent, si différent des deux femmes, à l'existence profondément marquée par les épreuves, mais dont le mérite s'impose, telle une bouée à laquelle s'accrocher.

Ajoutons que, dans le second volume, le personnage principal, Adélaïde, met du temps à s'imposer, faisant cruellement ressentir le deuil de l'autre héroïne, Gabrielle, qui meurt à la fin du premier tome, à l'aube de la quarantaine, laissant son mari, Edward, complètement désespéré et ses cinq enfants brusquement orphelins.

De plus, ce « bonheur-là de lec-

ture est parfois un peu assombri lorsque l'auteure se lance dans des descriptions ou explications à tout crin, y mettant une telle ardeur que le lecteur, perdu sous une avalanche de mots, jongle avec le fameux « N'en jetez plus, la cour est pleine! ». Cela étant, *Le Goût du bonheur*, sans aucun doute, cultive chez le lecteur le goût de connaître la suite du monde, plus exactement celle de l'aventure de Florent.

GABRIELLE ADÉLAÏDE

Marie Laberge
Trilogie «Le Goût du bonheur», deux tomes parus
Éditions du Boréal
2001, respectivement 606 et 649 pages



Chemins désattachés
Nicole Laurier

Onze nouvelles où il est question de destin, d'âme, de hasard et de l'envers du décor. Une plongée vers des horizons insoupçonnés. Plaisirs solitaires à regarder, au ralenti, ce que l'avenir peut réserver à ceux qui risquent l'aventure.

Acheter un ouvrage de Lanctôt éditeur c'est encourager la culture québécoise

LANCTÔT ÉDITEUR

Editions du Seuil

LECTURES D'ÉTÉ

DANS LA POCHE

Anesthésie temporaire...

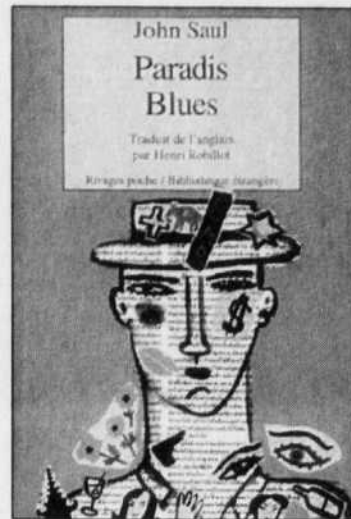
JOHANNE JARRY

Oublier, telle est la devise. Oublier le bureau, les patrons, les tracassés et, surtout, ce mauvais temps qui ose sévir alors que nous sommes en vacances. Pour faire le vide en soi, rien de mieux que les polars et les romans noirs. Recommandons aux plus soucieux un dépaysement complet avec *Venances tardives* (Pocket). Le Britannique Michael Dibdin a situé l'action de son polar dans le Piémont, région italienne réputée pour ses grands crus. On y retrouve le commissaire vénitien Aurelio Zen, à qui un riche amateur de vins a forcé la main pour enquêter sur le meurtre d'un vigneron. Car si celui qu'on accuse (le fils de la victime) est reconnu coupable, une récolte des plus prometteuses sera compromise... Ce polar a plus d'une qualité: ses personnages, à commencer par Aurelio Zen, pensent beaucoup plus loin que leur nez; le style de Dibdin ne recherche pas uniquement l'efficacité propre au genre et sa prose est bien traduite (Serge Quadrupani). Accompagner d'une bouteille de rouge, du Barbaresco, du Brunello ou du Barolo.

Jamais été manichéen. Jamais été un de ceux qui ont la vérité en poche: mais disposé à combattre pour ma vérité. A la fin du siècle dernier, en Sardaigne cette fois, on fait connaissance avec l'avocat Bustiani à l'heure du *Sempre Caro* (Points), titre que donne Marcello Fois à son roman et qui veut dire, pour les gens de la région, «aller se prendre les frais sur les hauteurs». Bustiani accepte de défendre le jeune Zenobi, accusé d'avoir volé du bétail. Résoudre l'énigme n'est pas ce qui captive en premier lieu; on est séduit par la manière dont Marcello Fois (né en Sardaigne) inscrit son roman dans la tradition orale des histoires transmises de père en fils, une forme qui confère un caractère authentique à son récit. Du même auteur, on peut lire *Sheol* (Points), une intrigue romaine pendant la première campagne de Berlusconi, et *Plutôt mourir*, qui vient tout juste de paraître (Seuil). Auteur à surveiller.

C'est aussi un avocat, florentin celui-là, qui mène l'enquête dans *La Nuit des roses noires* (Série noire) de Nino Filasto, un polar où il est question de falsification de statues du célèbre Modigliani. Les enquêteurs sont sympathiques, mais ceux qui ont un faible pour les intrigues artistiques se laisseront peut-être prendre plus facilement au jeu du vrai ou du faux. Pepe Carvalho serait probablement mauvais joueur, lui qui dit que «la culture n'apprend pas à vivre. C'est juste le masque de la peur et de l'ignorance. De la mort». Retour en force du cynique détective espagnol, qui quitte les Rambles de Barcelone pour enquêter sur la disparition d'un cousin à Buenos Aires. Ce qu'il pense de la capitale? «Toujours pleine d'Argentins déprimés». *Le Quintette de Buenos Aires* (Points), de Manuel Vazquez Montalban, est un voyage. Les villes changent, Carvalho, non. Il brûle des livres, cherche les bonnes tables, rumine ses amours (eh oui, il vieillit), se met sans peine en danger. Machisme atténué par la lucidité du personnage qui ne se prend pas trop au sérieux. Ravigotant.

New York a longtemps été une ville de prédilection pour les auteurs de polars. Réputée pour sa violence, elle permet au lecteur de



prêter à ses habitants les pires intentions. Ce n'est pas cette voie sanglante qui inspire Tom Topor dans *L'Orchestre des ombres* (Folio policier). Un détective tente de retracer un célèbre pianiste juif déclaré mort dans les camps de concentration par les autorités américaines. Pourtant, sa femme croit l'avoir croisé à plusieurs reprises dans les rues de New York... Les personnages de Topor, surtout cette vieille dame encore si amoureuse, sont vraiment attachants, à mille lieues de la caricature. Un thriller sensible, intelligent, couronné du Prix mystère de la critique en 1987. À recommander, sans aucune hésitation.

Par contre, ceux qui aiment les histoires sanglantes seront servis avec *Un dernier verre avant la guerre* (Rivages/Noir) de Denis Lehane. À Boston, la disparition simultanée d'une femme de ménage noire et de papiers compromettants déclenche une guerre entre deux gangs. Au cœur de cette tempête, deux enquêteurs blancs chargés de retrouver ce qui pourrait compromettre la vie de politiciens bien en vue. Prenant et bien rythmé, ce roman réserve toutefois peu de surprises au lecteur, et ce, malgré son duo d'enquêteurs plutôt original: un Patrick Kenzie qui se morfond d'amour (et de désir) pour son associée Angela Gennaro, régulièrement battue par un mari jaloux. Cette violence faite aux femmes est au cœur du roman de Judith Messier, *Dernier souffle à Boston* (Courte Echelle), où un Harry Ostling tente de mettre la main sur un violeur en série. Le style est inégal, les personnages, trop prévisibles. Chez le même éditeur, les inconditionnels de la détective Maud Graham, héroïne créée par Chrystine Brouillet, pourront lire *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*. La mission de Maud: retrouver l'assassin d'un enfant.

Les Rivières pourpres de Jean-Christophe Grangé, grand succès en librairie et au cinéma, sera sans doute l'un des polars qu'on déposera dans le fond des barques et sur les plages cet été. Pour mordre à cette histoire passablement tordue, il faudra éprouver un minimum de sympathie pour les héros. Ceux de Grangé sont des durs qui ne craignent rien, ce qui les rend un peu ennuyants, mais tous les goûts sont dans la nature, comme on le sait...

Enfin, comment oublier *Paradis Blues* (Rivages poche) de John Saul? Le héros de ce roman, qui gagne à être lu en pleine canicule, est un journaliste usé, incrusté à Bangkok par amour du pays. Corruption, drogue, prostitution: ça se lit comme un polar. Sœurs asiatiques garanties.



SIGNETS

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE LE DEVOIR

Il sont à la fois très anciens et très proches. Comment télescoper l'un et l'autre temps, les juxtaposer ou les faire se succéder, parfois à rebours de l'ordre attendu? Ainsi, qui vient en premier lieu, du paysan de Saint-Hilaire-des-Landes ou de la minuscule communauté de chasseurs, bientôt d'éleveurs, du néolithique dont les silhouettes affairées hantent les bois, reprenant les mêmes gestes, avec souvent les mêmes outils, à des dizaines de milliers d'années d'intervalle? Malheureux, le lecteur qui, dans l'espoir de répondre à cette question, aura cherché à rompre l'enchantement de sa lecture. Avec *Dormance* (Gallimard, 2000), Jean-Loup Trassard signe un roman recueilli et attentif, dont chaque ligne est une victoire sur le temps qui a décidé un jour que l'été, que le monde auraient une fin. Ainsi, il n'y aurait qu'un livre à emporter pour occuper l'intervalle compris entre le solstice d'été et les premières rousseurs de l'automne que ce serait *Dormance*.

Un homme, paysan né parmi les paysans, l'étant demeuré malgré les livres, les études, le savoir, malgré les photographies qu'il réussit à tirer du paysage et des objets qui l'entourent, malgré sa connaissance de la terre, des plantes, des pierres et des hommes, ou plutôt grâce à tout cela, se résout un jour, après plusieurs années de rumination, à tenter d'écrire sur les ombres qu'il aperçoit. Enfant, il se blottissait avec sa mère dans le tronç d'un arbre creux afin, lui chuchotait-elle, d'y surprendre les fées. Le voilà devenu adulte. La caverne sur la paroi de laquelle il cherche dorénavant des réponses, ce sont les ruisseaux qu'il enjambe, les arbustes qu'il écarte de son chemin, les châtaigniers qui poussent en abondance dans la région, même s'il n'en a pas toujours été ainsi. En effet, ce n'est qu'après la glaciation que l'espèce, lit-on dans *Dormance*, a réellement commencé à gagner du terrain vers le sud de l'Europe, et encore, la chose ne s'est-elle faite que lentement, sans le secours du vent, puisque les châtaignes ne volent pas, avec celui, en revanche, de la terre siliceuse, favorable à ce type de végétation. Car le sol, lui, n'aurait pas changé.

Le roman de Trassard se déploiera donc autour de cette interrogation dépourvue d'angoisse: qu'est-ce qui a changé? qu'est-ce qui est resté? «Aujourd'hui, on doit creuser profond pour tenir une poignée de terre sur laquelle personne n'a marché, pas un empan de surface qui n'ait reçu la semelle peut-être des milliers de fois, même en dehors des chemins. Et le relief se voit plus d'une terre mise à nu, sans cesse pâturée, fauchée, barbeyée.»

Pourtant, à qui sait en déchiffrer les signes, la terre renvoie encore l'éclat fossile des jours neufs, quand l'homme ingé-

nieux, et quoique soumis à des forces ataviques, comprit, en décidant de se tenir debout, qu'il pouvait commander, tailler, polir, tandis que sa compagne, souple, agile, ne put se satisfaire de ce qu'elle tirait adroitement ses flèches et sortit d'une musette en peau la poignée de graines confiée par sa mère en partant.

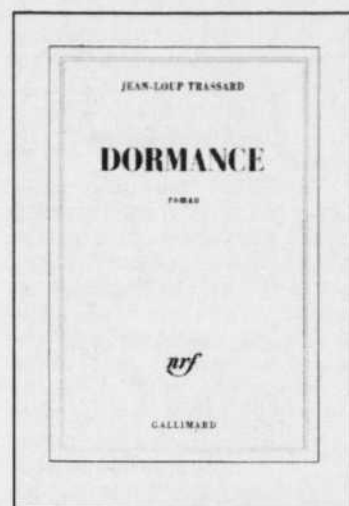
La vie paysanne

Le commentaire à ses limites. Ainsi évoqué, le sujet de *Dormance* pourrait faire croire à quelque fiction préhistorique avec grognements, peaux de bêtes et sauvagerie à l'avenant, alors que le roman tient plutôt de la méditation sur la vie paysanne, celle enfuie comme celle qui perdure, et dont l'auteur de *L'Amitié des abeilles* et de l'émuvant *Inventaire des outils à main dans une ferme* (tous deux chez l'éditeur Le temps qu'il fait) se veut depuis 30 ans le prosateur patient.

A quoi se révèle le paysan? Qu'il soit de l'Est, d'où Jean-Loup Trassard a ramené un récit, *Campagnes de Russie* (Gallimard), qui devait le faire connaître du grand public, qu'il soit d'Emilie, de Sicile, du Poitou ou du Canada français, il se reconnaît peut-être à une certaine façon d'accéder de plain-pied au paysage qui n'a dès lors plus rien de muet. De même, le narrateur de *Dormance* veut-il d'abord «saisir l'espace, la nécessité de l'habiter, ou mieux, par les yeux, c'est-à-dire par l'intérieur, de modeler, écrit-il, mon corps sur la forme qui est là, d'essayer par maints changements de position de m'étirer selon la forme dite "vallée", oui, c'est cela que je photographiais».

Ce faisant, c'est aussi à une manière d'archéologie que se livre Trassard, ce que quelques haches de silex, découvertes par hasard par un voisin, disent assez. Ces haches ne viennent pas seules. Avec elles, dans le roman, il y a l'aiguille, inventée des milliers d'années avant que l'aurochs ne soit domestiqué sous le nom de vache, cette Anjou, précisément, qu'il est l'heure de mener au pré. Il y a le chien, qui, en vertu d'une mystérieuse empathie, a choisi un jour de délaissier la compagnie des loups pour celle des humains (la chienne Kaab vit avec les deux hommes du roman, Gaur et Pek, et leurs deux femmes, Mue et Souaou, tous partis s'établir à l'écart du clan). Il y a le paysan du XVIII^e siècle qui se souvient, au moment d'élever les murs de la maison qu'habite maintenant le narrateur de *Dormance*, du pisé primitif de boue et de branches avec lequel ses prédécesseurs calfeutraient leurs fragiles habitats.

Il y a le langage, enfin. Dans un riche essai sur lequel on reviendra (*Grammaires de la création*, Gallimard, 2001), Georges Steiner fait remarquer que l'existence d'une *Ur-Sprache*, d'une langue adamique, sur laquelle avaient fantasmé des générations de linguistes avant d'en rejeter l'hypothèse comme une élucubration, vient de resurgir à la lumière des dernières recherches anthropologiques. Dans *Dormance*, les gorges de Pek, Gaur, Muhe et Souaou émettent donc les sons hésitants d'où découleront peut-être tous les autres. *Mel*, disent-ils en recueillant la cire jaune et sucrée des abeilles sauvages. *Farr* ou *ferr*, comment savoir?, mais ces graines pilées deviendront bel et bien farine. *Maan!*, crie le petit Ouen à cette femme dont il ne veut pas lâcher le sein.



Du coup, la prose de Trassard peut user sans dommages ni affectation d'archaïsmes et de mots devenus rares dans la langue française, pour la seule raison que ces termes sont plus précis: «il s'agit, après l'avoir dégrossi par des coups exacts de percuter (épannelé, dit-on dans l'artisanat [...]); «il suffisait de couper la moustache de la châtaigne d'un coup de dent puis de presser son cuir entre pouce et index pour faire issir la pointe [...]; «L'idée de Gaur [...] était peut-

être de plessier, entrelacer les branches vives [...].»

Pour autant, aucune nostalgie, aucun attendrissement ne sont ici à l'œuvre, mais une volonté de traverser la vitre des apparences et du présent pour entrer dans l'épaisseur du temps, à la recherche de soi, comprend le lecteur à la toute fin, bouleversé. Mais comme la graine enfouie doit pouvoir procéder en secret à son travail de germination et meurt de la main impatiente qui l'exhume au grand jour, l'étude du passé agissant sur le présent exige patience et silence, et n'a que faire de la précipitation. Le geste de créer, chez l'écrivain, ne procède pas autrement, et il court dans *Dormance* une poétique dont le lecteur, s'il se double d'un écrivain, voudra avec profit méditer les signes. Comment rendre justice à ce roman? Il faut le lire, s'en pénétrer et tâcher de regarder la réalité à travers son regard. Quant à le prêter, on aura au moins compris cela, il n'en est pas question.

DORMANCE

Jean-Loup Trassard Gallimard Paris, 2000, 324 pages

Quel livre relirez-vous cet été?



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

GINETTE NOISEUX, directrice du théâtre Espace Go

Petit matin chez le libraire, le cœur serré devant tous ces livres, toutes ces promesses d'expériences enivrantes avec la part en nous-mêmes qui vit en exil — où nul autre ne peut faire intrusion.

Depuis la naissance des enfants, mon rapport à la lecture s'est profondément modifié. Dorénavant, le temps se dérobe et, avec lui, ma propre part sauvage, exigeante, libre. Irritée, je me plante devant le rayon des romans policiers! Renoncer pour les dix prochaines années aux briques et aux essais, voilà où j'en étais. Le libraire a-t-il saisi, ce matin-là, la bataille qui se jouait chez moi, quand il m'a proposé ce livre fabuleux de Manguel (Une histoire de la lecture, Actes Sud/Léméac, 1998) où l'auteur part à la recherche des raisons qui lui ont fait aimer les livres? Et, de ce fait, évoque la marche de l'humain. Ce qui amène à la véritable humanité, je veux dire.

Ce livre savant se lit — et se relit — comme un roman d'aventures. Il ne souffre ni de se voir abandonné, ni de se voir interrompu, même au milieu d'une phrase. «... la lecture, ai-je découvert, vient avant l'écriture. Une société peut exister — beaucoup existent — sans l'écriture, mais aucune société ne peut exister sans la lecture.» Et c'est ainsi que chaque page vous fait une journée entière à rêver, un gamin sur les genoux, tenant dans ses menottes un beau grand livre d'images.

Des titres remarquables ...

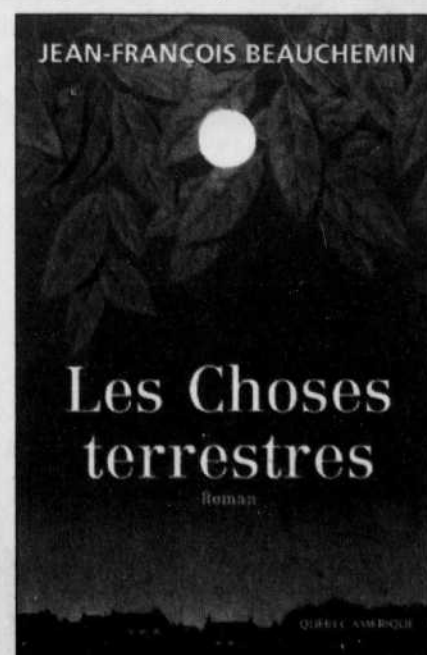
Mary l'Irlandaise de Maryse Rouy



« Un bouquin qu'on arrive pas à refermer malgré nos paupières lourdes à 1h du matin. »

Corinne Detandt, Clin d'œil

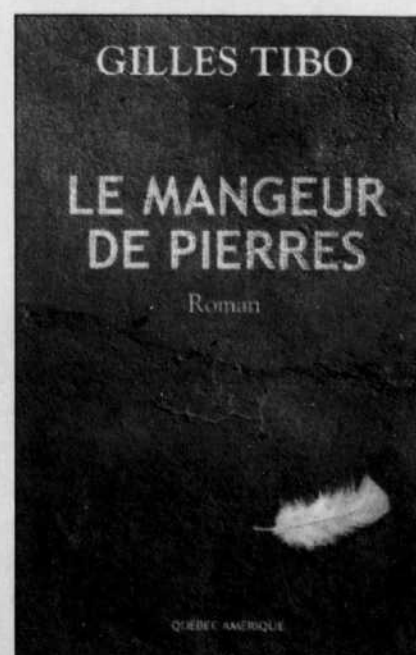
Les Choses terrestres de Jean-François Beauchemin



« Un livre que chacun voudrait sinon avoir écrit, du moins avoir inspiré à force de bonté. »

Jean Vigneault, Le Courrier de St-Hyacinthe

Le Mangeur de pierres de Gilles Tibo



« Tibo construit son récit comme une suite de tableaux et de paysages, que l'on contemplerait sans se lasser. »

Pascale Navarro, Voir



QUÉBEC AMÉRIQUE www.quebec-amerique.com

Disponibles en librairie

LECTURES D'ÉTÉ

ESSAIS

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Retour de Chine

GEORGES LEROUX

Le style de ces entretiens peut déconcerter, surtout si on en attend une introduction à l'œuvre déjà importante de François Jullien (pour mémoire, et entre autres, *Le détour et l'accès - Stratégies du sens en Chine et en Grèce*, Grasset, 1995, *Eloge de la fadeur*, Livre de poche, 1993, et *Du temps - Éléments d'une philosophie du vivre*, Grasset, 2001), et encore davantage s'il s'agit de se familiariser avec le vaste sujet de la pensée chinoise. Ces échanges, habiles d'une authentique admiration pour un parcours de pensée aussi riche qu'inhabituel, reposent en effet sur ce qui semble constituer une longue complicité entre le questionneur et son hôte. Ils exigent aussi du lecteur ignorant des turbulences du milieu des sinologues une certaine tolérance au sous-entendu. Et pourtant, quel voyage dans l'écriture de la Chine!

Même si, pour ces raisons, plusieurs enjeux de méthode ou certains choix philosophiques ne s'éclairent qu'au détour d'explications elliptiques et à l'occasion de remarques sur une traduction, ce dialogue demeure rare et précieux, et il faut remercier Thierry Marchaisse de l'avoir provoqué. En se plaçant en quelque sorte derrière lui, on trouvera dans ce livre un accès vivant et rigoureux à une manière absolument inédite de s'engager en philosophie.

L'ouverture de ces entretiens est à la fois théorique et autobiographique. On y suit un jeune helléniste, formé aux disciplines de la philologie et de l'histoire des idées, s'expatriant dans la Chine de la révolution culturelle (avec plein d'aperçus intéressants sur le maoïsme au quotidien, pour ne rien dire du regard porté sur le maoïsme des intellectuels français), y étudiant la tradition des grands lettrés et développer un projet de pensée visant à rendre raison de l'insaisissabilité de la pensée chinoise, de son essentiel hétérotopie (une notion empruntée à Michel Foucault).

Mais alors que tout l'effort des études de sinologie est pour d'autres de contraindre cette pensée dans des cadres prédéterminés, ceux de la philosophie occidentale (pensée du sujet et métaphysique), condamnant ainsi par avance ce travail à une traduction impossible, François Jullien entreprend de faire ce chemin à rebours. Loin de chercher les catégories similaires pour élaborer un comparatisme toujours séduisant mais qui risque le faux à chaque pas, il propose la voie inverse: décatégoriser afin de reconfigurer la différence et d'en tirer une nouvelle lecture de la nature du même et de l'identique dans la pensée occidentale. Ainsi s'éclaire le sous-titre de ces entretiens: si l'Occident peut devenir extrême, c'est que lui-même, abusé par son propos d'universalité, est entré dans une phase de méconnaissance de son identité particulière. Cette méconnaissance ne peut être, aux yeux de François Jullien, qu'aperçue et dénoncée du dehors. Il serait sans doute exagéré de dire que le philosophe n'entreprend de connaître la Chine que pour exposer le destin singulier des catégories occidentales, mais dans la mesure où il ne s'en approche que selon la stratégie d'un détour marqué d'un infini respect, son œuvre apparaît comme la recherche d'un point de vue d'extrême extériorité.

Chaque page est l'occasion

d'une rencontre éclairante mais aussi d'un fascinant retour sur soi-même. Prenons seulement l'exemple du monde, de l'intérêt de réfléchir, à compter d'un dehors où la représentation est absente, sur les contraintes du rapport du moi au monde. A la place de l'universelle *mimésis* qui caractérise l'Occident, la Chine pense des pôles d'interaction: citant Wang Fuzhi, Jullien montre l'impossible écart entre paysage et émotion. Prenons également les exemples nombreux qui surgissent des efforts des missionnaires chrétiens: les nécessités de la métaphysique pour penser le salut éternel mettent en relief la différence d'une pensée où le sensible n'a pas d'opposé. «*Qu'est-ce que le plan d'expérience quand il n'en est pas d'autre?*» Cette question n'est pas seulement une affaire de concepts mais de culture: le Chinois est taoïste devant ses bambous (Jullien a consacré au *I Ching* un livre magnifique, *Figures de l'immanence*, Livre de poche, 1995), confucéen devant l'autorité et bouddhiste devant la mort.

Critique d'une spécialisation qui interdirait une telle recherche, François Jullien ne sous-estime pas la difficulté de son entreprise. Non seulement en raison de l'unicité de la Chine, de sa radicale exceptionnalité au regard de l'universalisme occidental croissant, mais surtout en raison de la profondeur des malentendus liés à tout exercice de différenciation. Si on veut éviter les écueils d'une conceptualisation qui force les rapprochements et ne pas répéter les erreurs de générations de traducteurs désireux de retrouver l'être, Dieu, la vérité, la liberté, le sujet partout où ils ne se trouvent pas, et si on veut néanmoins dire quelque chose, il faut renoncer au confort du semblable et s'enfoncer dans des clivages qui exigent une nouvelle procédure pour faire advenir le sens. Tous les livres de François Jullien répondent de cette exigence et prennent le risque de concepts placés dans l'interstice: propension, régulation, fadeur, tout est mis en place pour favoriser un dévissage mutuel. Hegel, Leibniz, Rousseau, Kant (reçu dans Mencius) jouent ici leur rôle, celui des penseurs de la raison, auxquels aura échappé l'indistinct, le transitoire, l'inassignable. Seul Spinoza paraît capable de l'interstice.

Ce projet ne vise aucun relativisme, il recherche plutôt à montrer la contingence des évolutions de la pensée et à faire voir comment elles peuvent s'éclairer mutuellement. Combien de voyageurs sont encore à la recherche de la différence dans la pensée, chacun se rendant aux diktats de la mondialisation? Ces entretiens, qui sont un véritable dialogue, proposent un voyage aux limites de la pensée, vers l'impensé actuel de la philosophie. François Jullien dit de la pensée chinoise qu'elle est un gisement infini à ciel ouvert. «*Ce que j'ai d'abord découvert en passant par la Chine, c'est combien je peux ignorer la culture d'où je viens.*» Combien de voyageurs voudraient pouvoir dire cela au moment de leur retour!

PENSER D'UN DEHORS (LA CHINE) - ENTRETIENS D'EXTRÊME-OCCIDENT

François Jullien
et Thierry Marchaisse
Éditions du Seuil
Paris, 2000, 506 pages

NAÏM KATTAN

Fils d'un républicain espagnol réfugié à Paris, Jorge Semprun fit partie de la Résistance. Arrêté par les Allemands, il fut déporté au camp de concentration de Buchenwald. Il avait 20 ans. Dans les divers ouvrages où il évoquait l'épreuve concentrationnaire, Semprun insistait sur la puissance de la vie face à une mort quotidienne, perpétuellement répétée. Dans son livre *L'Écriture ou la Vie*, la parole apparaît comme la sauvegarde, l'arme ultime et le chant de l'instant. Dans son dernier ouvrage, *La mort qu'il faut*, Semprun a également recours à la littérature, i.e. la poésie et la philosophie, pour décrire sa résistance à la mort envahissante.

Buchenwald n'était pas Auschwitz. Ce dernier était le camp de la destination finale où l'on expédiait les victimes, en majorité des juifs, à leur mort dans les chambres à gaz. Buchenwald était un camp de travail où se retrouvaient surtout des résistants, des opposants, aussi bien communistes que témoins de Jéhovah. Eux aussi allaient à leur fin: une mort lente, de fatigue, de faim et de maladie.

Semprun décrit les mécanismes de l'autorité à l'intérieur du camp. Les SS gouvernaient en maîtres absolus et se faisant seconder par des exécutants qu'ils recrutaient parmi les internés. Parmi les internés, la solidarité s'élabore, obéissant à des hiérarchies précises, basées sur l'idéologie et l'origine nationale. Ainsi, ce furent les communistes et les Alle-

mands qui dominaient et les Allemands membres du Parti communiste qui faisaient fonctionner le mécanisme de la mort. Semprun leur doit la vie. Ayant eu vent d'une demande de renseignement de Berlin à son sujet, ils décident de le sauver et organisent une substitution de corps et d'identité avec un Français mourant. Celui-ci était un résistant, dont le père, milicien, en désaccord avec lui, l'avait cruellement abandonné à son sort, refusant d'intervenir pour le sauver. Il était classé par les autorités du camp parmi les «musulmans», terme qu'on accolait à ceux qui se résignaient, abandonnant toute volonté de vivre et de combattre, se soumettant à la loi de la mort comme les musulmans se soumettent à celle de Dieu.

Pour ne pas se laisser aller à un semblable abandon de lui-même, Semprun appelait à sa rescousse la poésie, évoquait des philosophes, ses maîtres ou ses professeurs. Il fait souvent référence au philosophe hongrois György Lukács, dont il avait découvert les livres dans une bibliothèque. À ce propos, je voudrais évoquer un souvenir personnel. En 1966, à Budapest, j'ai interviewé Lukács, qui venait de sortir de la semi-clandestinité et du silence imposés à la suite de sa participation à la Révolution hongroise de 1956 (entrevue publiée peu après dans *Le Devoir*). Je lui demandai son opinion sur les écrivains marquants de l'heure. «*Jorge Semprun*», me répondit-il. Celui-ci avait certes publié quelques ouvrages mais n'était pas encore l'écrivain qu'il est aujourd'hui.

Lukács avait assurément du flair. Mais il n'y avait pas que cela. Il existe, me semble-t-il, une parenté plus profonde entre les deux hommes. Tous les deux ont résisté aux dictatures et aux totalitarismes: fascisme, nazisme et, plus tard, stalinisme. Lukács est resté à l'intérieur de l'appareil qui, tour à tour, le tolérait ou l'accueillait à l'exil. Il ne rompit jamais ses liens avec les communistes comme le fit Semprun plus tard. Cependant, les écrits de Lukács marquaient sa distance par rapport au stalinisme et son indépendance d'esprit.

Les pages les plus émouvantes de ce livre sont celles où Semprun décrit la rigueur des internés communistes. À leur libération, ils furent presque tous broyés par le totalitarisme stalinien. Comble de l'absurde, ils furent accusés de trahison et exécutés pour collaboration avec la Gestapo à l'intérieur du camp.

Semprun met en lumière la fragilité mais aussi la persistance de l'humanité de l'homme. Nombreux sont ceux qui ont succombé, emportés par la tourmente. Ceux qui demeurent sont les perpétuels résistants qui, comme Semprun, se transforment en témoins. Dans ce dernier fragment de son bouleversant témoignage, il fait honneur à l'humanité de l'homme.

LE MORT QU'IL FAUT

Jorge Semprun
Éditions Gallimard
Paris, 2001, 197 pages

ESSAIS

Le chassé-croisé de deux inconscients

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Intellectuel français important, Jacques Rancière participe aux grands débats qui agitent les idées. Ce dernier texte tisse sa trame dans le domaine de l'esthétique en y confrontant Freud et d'autres penseurs qui se réclament de la psychanalyse. L'esthétique désigne, depuis Kant et la fin du XVIII^e siècle, «un mode de pensée qui se déploie à propos des choses de l'art et s'attache à dire en quoi elles sont choses de pensée».

C'est le Freud amateur d'art, amateur de littérature, qui est convoqué. Non pas pour remettre en question ce que d'aucuns nomment avec mépris «la psychanalyse appliquée» ou «la psychanalyse hors cure» puisque l'art, Rancière l'affirme dès le début, est le domaine privilégié de l'inconscient. Ce qui s'écrit, ce qui se sculpte, ce qui se peint entre le pathos et le logos, «dans le non-savoir et la non-pensée qui habitent la pensée», dans les liens complexes entre le visible et le dicible, toutes les œuvres d'art, en somme, se donnent à interprétation. Mais quel est l'inconscient qui se déploie à travers ces œuvres?

De quel inconscient s'agit-il?

Rancière inscrit la naissance de la psychanalyse dans un contre-mouvement à la philosophie de Schopenhauer et de Nietzsche. C'est le moment où toute parole, qu'elle soit prononcée ou restée muette, de même que tout signe, devient trace: tel un hiéroglyphe, tout parle, tout s'écrit, tout se déchiffre, tout s'interprète. Rien n'est insignifiant pour un Freud qui a la passion du détail. En élaborant la science nouvelle de la psyché, Freud se sert du domaine de l'art moins pour exhiber les secrets enfouis que pour «remettre la fantaisie, la poésie et la mythologie au cœur de la rationalité scien-

tifique». L'alliance de Freud et des artistes s'est ainsi dressée contre l'entreprise nihiliste où les «fantaisies de l'esprit» étaient sans intérêt et où l'entropie emportait le sens. Avec Freud, le «contenu» de l'œuvre devient important.

Bien que Rancière se défende de réduire la notion de l'inconscient freudien au «savoir non su et à la pensée qui ne pense pas», il construit, avec insistance, un Freud un peu étriqué, causaliste et rationaliste. Même si, on peut le rappeler, l'association libre et l'écoute flottante, méthodes de la psychanalyse, se situent hors de la rationalité. Et que les connexions des processus primaires de l'inconscient s'établissent hors de la causalité linéaire.

Face à cet inconscient mis au jour par la psychanalyse, Rancière pose un autre inconscient, l'inconscient esthétique. Celui-ci redéfinit «les choses de l'art comme modes spécifiques d'union entre la pensée qui pense et celle qui ne pense pas» et dans «l'équivalence tragique entre savoir et souffrance». Le choc de ces deux inconscients, leur complexité et leur différence dessinent l'horizon privilégié sur lequel Rancière fait défiler divers personnages du monde de l'art. Ces personnages ont déjà fait l'objet de l'attention particulière de Freud en étant utilisés pour appuyer des éléments théoriques de la psychanalyse. Ils vont devenir ici objet d'une relecture, d'une réinterprétation à la lumière de l'inconscient esthétique. Défileront, à la suite d'Édipe, le Moïse de Michel-Ange, les personnages de Flaubert, d'Ibsen, de Zola et ceux de la *Gradiva* de Jensen.

L'exercice est intéressant. La relecture que fait Rancière est souvent éclairante. Elle lui permet aussi, tout en réduisant l'apport de Freud, de se différencier de penseurs contemporains qui, de près ou de loin, s'associent à la méthode psychanalytique. Louis Marin et Georges Didi-Huberman, par

exemple. Ceux-ci, bien que touchés par la forme de l'œuvre, seraient trop proches d'une lecture du détail ou du fragment qui livrerait la vérité de l'œuvre. Au désarroi du sujet, chez Freud, devant l'énigme de l'œuvre d'art, Rancière oppose J.-F. Lyotard et l'esthétique du sublime, où la puissance de l'œuvre est liée à son effet de désespoir. Jusqu'à ce qu'un

nouveau tournant, celui du freudisme radical, annonce Rancière, ne vienne vriller, l'un avec l'autre, les deux inconscients.

L'INCONSCIENT ESTHÉTIQUE

Jacques Rancière
Gallée
Paris, 2001, 80 pages

Quel livre relirez-vous cet été?



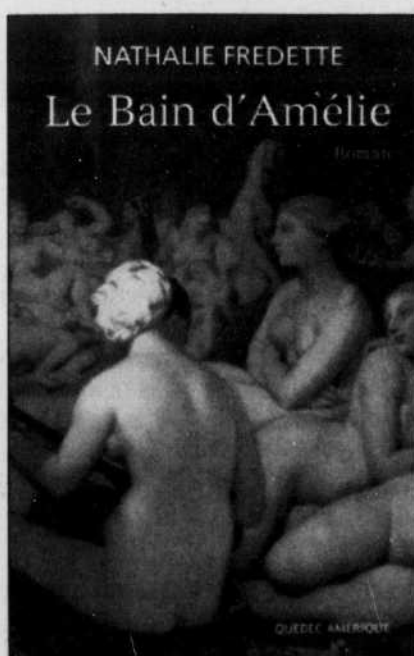
JACQUES NADEAU LE DEVOIR

PIERRE BOURQUE, maire de Montréal

Le livre que je relirai avec passion, c'est *La Peste*, d'Albert Camus. Je voudrais voir si j'ai toujours la même relation avec l'existentialisme, revoir toute cette notion de l'absurde qui a pris naissance il y a 50 ans, une réflexion face à la vie et à la mort. Je voudrais voir si les valeurs ont évolué — sentir cette Algérie qui vivait la guerre, revoir comme se pensait la lutte contre l'intolérance.

... à mettre dans sa valise!

Le Bain d'Amélie de Nathalie Fredette



« Très épicurien [...] rempli de passages qui donnent le goût des vacances [...] »

Tristan Malavoy-Racine,
Un dimanche
à la radio, SRC

Une nuit à l'hôtel de Yves Beauchemin



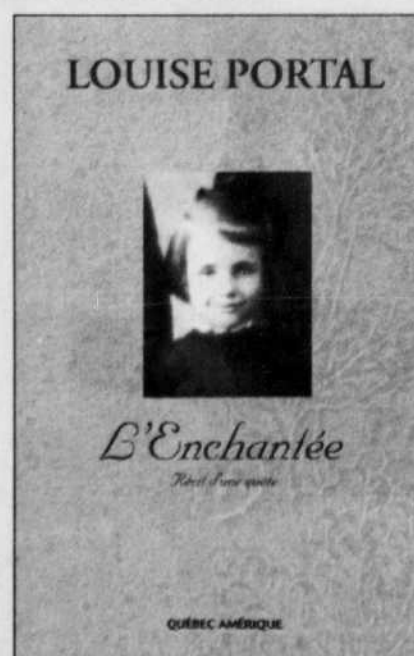
« Une délectation [...] des moments de grâce [...] »

Jean Fugère,
Samedi et rien
d'autre, SRC

« C'est un véritable festin littéraire [...] »

Martin Francoeur,
Le Nouvelliste

L'Enchantée de Louise Portal



« Un roman touchant, plein de douceur, qui porte la marque de l'authenticité. »

Danielle Laurin,
Elle Québec

Disponibles en librairie

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LECTURES D'ÉTÉ

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

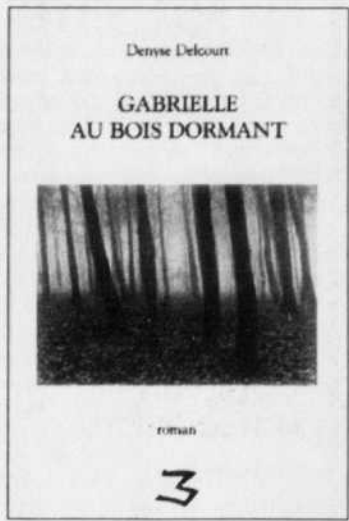
L'esprit du lieu

BENNY VIGNEAULT

Par les thèmes qu'il aborde, les symboles qu'il convoque et l'atmosphère qui s'en dégage, *Gabrielle au bois dormant*, le premier roman de Denyse Delcourt, fréquente l'univers du conte. Déjà le titre, avant même de tourner la première page du livre, lance le lecteur sur cette piste.

Ainsi, comment les éléments du conte s'inscrivent-ils dans l'histoire «vraisemblable» que ce dernier s'apprête à lire? Quelles sont les incidences d'une telle facture quant au pacte de lecture ici proposé? Ce que ce roman doit au genre, de par l'intention qui le porte, est à chercher ailleurs que là où il se laisse attendre.

Au premier plan, *Gabrielle au bois dormant* présente l'histoire d'une rencontre. Conviés par Thérèse à se prêter à des retrouvailles, Marguerite, Suzanne, Léo, Mimi, Paul, Cécile, François et Jacqueline, sans grand enthousiasme, se réunissent pour quelques jours dans une immense maison au bord d'un lac. Qu'ont-ils tous en commun? D'abord, le sentiment d'appartenance à un lieu, à un coin de nature devenu pour eux quasi mythique qu'ils appelaient le Palus — qui signifie



Gabrielle n'est pas un secret. L'intrigue repose donc essentiellement sur une autre question: quelle est la cause réelle de la mort de la jeune adolescente? Pour Jacqueline, la résurgence d'images du passé l'oblige à se remémorer les circonstances mystérieuses de la mort de sa meilleure amie.

Le conte prend ici naissance dans l'in vraisemblable, dans l'acceptable et l'irrationnel de l'histoire racontée par Jacqueline. Pour cette dernière comme pour les autres, la vérité semble défier l'entendement.

Gabrielle au bois dormant rappelle qu'il n'est jamais trop tard pour se libérer de ses fantômes

Qu'allait donc faire Gabrielle dans les bois, lors de ses longues escapades nocturnes? Ces étrangers, cet homme et cette femme aux yeux dorés, habitaient-ils le manoir en ruines au cœur de la forêt? Y avait-il vraiment des loups dans ces boisés? Et que dire de l'étoffe rouge, de la voiture bleue, du caveau, de l'arbre et du serpent? Ont-ils réellement existé ou sont-ils simplement le fruit des ratés de la mémoire de la narratrice?

Servi par un récit lent et réflexif qui s'inspire à certains égards de *La Recherche* de Proust pour fouiller le passé et délier le travail du temps, *Gabrielle au bois dormant* rappelle qu'il n'est jamais trop tard pour se libérer de ses fantômes: «La pluie tombe doucement sur le lac. Est-ce que raconter cette histoire m'a soulagée? [...] Pour avoir longtemps lutté contre l'insupportable, peut-être en suis-je enfin arrivée à céder: embrasser l'obscur, accepter l'énigme, faire acte d'humilité. Est-ce cela la liberté?»

Si Jacqueline arrive finalement à exorciser la mort de Gabrielle, c'est parce qu'elle réussit à tirer profit de la puissance de la parole et des vertus de l'imagination. Ainsi, certainement, le roman de Denyse Delcourt a-t-il avantage à se placer à l'ombre bienveillante du conte.

GABRIELLE AU BOIS DORMANT
Denyse Delcourt
Éditions Trois
Laval, 2001, 192 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Clips littéraires

GUYLAINE MASSOUTRE

Les nouvelles sont autant de bouffées d'oxygène que des sorties d'été. Le temps de la lecture est limité: une demi-heure suffit souvent. L'anecdote est fragile, mais on la lit d'une traite. L'émotion y change comme le temps. Ces recueils aux personnages variés, ces fragments de réalité, ces rencontres furtives ne vous envahiront pas. Ce sont des livres rares, minces, pratiques à lire, faits pour les esprits capricieux et légers. Simples éclats du grand univers, ils n'en sont pas moins les symptômes de son état. Flaques livides, petits bouillons, lames de fond ou écume légère, ils collent au climat.

AU LECTEUR PRÉCOCE

Claude Pujade-Renaud
Actes Sud
Arles, 2001, 185 pages

Avec ses quatorze nouvelles, Claude Pujade-Renaud donne le meilleur de son style. Phrases brèves, allure aimable, grâce paisible des personnages, économie du texte, ces qualités sont de celles qui retiennent, comme des instantanés photographiques. Serait-ce une question de regard? Sans doute: l'auteure observe, cadre et saisit, sans rien laisser au hasard. L'effet de résonance est solide, durable. Quel trait de plume réussit-il à transformer un bref récit en chambre d'écho? *Au lecteur précoce* retient dans une tiédeur habitée. On s'y installe dans une chaleureuse sensualité.

Question de confort, rien ne vaut les souvenirs heureux du temps passé. Tous les ingrédients d'un repos paisible sont présents: maisons anciennes, jardins se-

crets, appétits goulus, joie des corps. Le Midi de la France y murmure, dans des imparfaits qui suggèrent une jouissance inépuisable et éternelle. On y expose une qualité de vie qui fait oublier les tracas modernes, obstacles sur lesquels les rêves s'échouent.

De même qu'on s'attend à ce qu'une illusion s'effondre, la nouvelle ne s'endort pas dans les atmosphères encoconnées. Dans la première nouvelle, qui s'intitule *Mourir à petite pluie*, elle brosse les relations, d'abord aimantes, entre trois adultes et une adolescente. Mais le temps des questionnements — ici le passage de l'adolescente au monde adulte — fait basculer la vie balisée sur des routes glissantes, angoissantes: pourquoi a-t-elle choisi une fausse sortie, l'amour à l'intérieur de sa propre famille? Comment vivre ces chassés-croisés des sentiments les plus intimes? Quelle morale y préparent ces familles libérales, éclairées, de la modernité? Claude Pujade-Renaud, à qui les drames et dilemmes classiques sont familiers, qui a beaucoup écrit sur les sentiments de famille, se glisse avec aisance entre les lumières dansantes des flammes de la vie. Elle sait écrire comment le ciel serein soudain se minéralise.

Des nouvelles martelées sur enclume

Les autres nouvelles ont le même caractère ensorcelant de la bizarrerie des choses qui font irruption. S'agit-il d'offrir un ours en peluche, de déraper de Cécile à Céline, de prendre une leçon de danse, l'impulsion ébranle l'espace ordinaire. Quelque chose se détraque, s'arrête, plus rien n'est comme avant. Un mot suffit à ouvrir un nouvel espace; voyez *Lustrum*, une histoire de lustre qui fin-



tinnable dans un inconscient comme un rire de cristal.

Liège et rêves se passe sur un divan. Évidemment, la psychanalyse est une caverne d'Ali Baba pour la nouvelliste. Mais grâce à son amour des paysages, le lieu clos s'élargit; l'air qui circule y rend quasi transparentes les figures qui passent. Quel bel hommage à Daniel Zimmermann, compagnon d'écriture et de vie décédé en décembre 2000.

La dernière nouvelle, *Au lecteur précoce*, la plus sombre parce que, de biais, elle évoque l'effraction d'écrire, entraîne le lecteur tout près de l'enclume. Est-il sur tout question d'effort harassant, du vacarme des mots, de l'angoisse de forger autrui? L'espoir et l'angoisse sont frappés à la même forge. Chauffé à blanc sur un rythme sûr, le lecteur sur-

prendra le secret de *La Maison mère*, ventre de l'écriture. Jouissance ou viol? A chaque livre de forger la nature profonde de cet «enfant précoce» qu'engendre l'union du texte et de la lecture.

UNE MINUTE D'ABSENCE

François Bott
NRF Gallimard
Paris, 2001, 133 pages

Une minute d'absence est la seconde nouvelle de dix-sept, d'un tout autre style. François Bott chausse les souliers du voyageur et récolte des curiosités tous azimuts. Son pot-pourri d'histoires rassemble un ancien capitaine d'infanterie de l'armée coloniale, un gardien de but qui perd sa femme pour avoir encaissé un penalty dans une seconde de distraction, un dingue qui se balade un fusil à la main dans les rues de Paris, autant de portraits réalistes, découpés sur le monde anonyme du fait divers.

Et il y a ceux, au contraire, dont les noms trop célèbres ont fait oublier les penchants quotidiens: Littré, en pantoufles, s'échauffait dans la linguistique (dans *Émile, ne te couche pas trop tard...*). Et à entendre Marie et Sidonie, dont les rendez-vous clandestins prennent la dimension d'une correspondance littéraire, ne sourit-on pas, tandis que complotent et papotent la marquise de Sévigné et la grande Colette? De même, il permet que se rencontrent à Paris, à la Libération, Boris Vian et Salinger: c'est à peine pousser l'histoire. François Bott appelle ces moments «les blancs d'une existence», nuages d'un ciel variable. On remarque aussi qu'il en profite, très simplement, pour donner en partage, ici et là, son grand amour du sport.

RÉCITS

Bonheurs et drames du quotidien

NAÏM KATTAN

Le soir, un homme sort la poubelle. La veille, il a mangé un artichaut. Le lendemain, il va chez le coiffeur se faire couper les cheveux. Ce sont des gestes on ne peut plus quotidiens, anodins. Des gestes routiniers qu'on remarque à peine, auxquels on n'accorde pas de signification particulière.

Ce n'est pas ce que fait Philippe Delerm. Pour lui, il s'agit dans chaque cas d'actes significatifs, d'opérations qui se situent au seuil du drame, qui révèlent le comportement profond de l'être et dessinent le portrait d'une personne à travers la banalité dès lors que celle-ci est pourvue de sens.

L'écrivain regarde, est sensible à l'expression de la vie. Pour d'autres yeux, ce sont des riens quasi imperceptibles, alors que lui ne cesse de s'étonner. Voici des textes courts, sans prétention de style. Delerm soustrait, avec un talent qui lui est propre, le quotidien de l'anodin et révèle toute la richesse, voire la profondeur, de nos gestes ordinaires.

L'homme ne reste pas confiné à son domicile. La rue offre la vision complexe d'une société tout à la fois mesquine et généreuse où le quant-à-soi et l'égoïsme se donnent des airs de réserve, voire de timidité et de pudeur.

Dans le métro, cet homme se sent accablé par la foule des passagers dont le nombre, station après station, s'accroît et finit par l'étouffer. Il attend l'après-midi pour se retirer et plonger dans le

plaisir perpétuellement renouvelé de la sieste quand un visiteur inattendu sonne à la porte à l'improviste. Il arbore un sourire accueillant, simule le plaisir alors que, importuné, il regrette la sieste assassinée.

Qui n'a pas fait un jour l'expérience de téléphoner à un personnage important? Une secrétaire vous demande de vous identifier, vous fait attendre et vous signifie finalement votre congé. Le monsieur en question est absent, en réunion, en rendez-vous. Bref, vous n'aurez pas accès à sa voix. Si ce même monsieur vous accorde la qualité d'être l'un de ses proches, le ton de la secrétaire change et devient accueillant, chaleureux.

Delerm observe des inconnus. Par un simple geste, toute une vie se déploie. Un homme ou une femme exhibent au grand jour les secrets d'une existence ratée, d'une ambition frustrée, d'une envie abandonnée, d'une avidité inassouvie. Parfois, ce sont de petites vieilles devant des machines à sous. A une autre occasion, des voisins qui se saluent courtoisement dans les couloirs de leur immeuble, se croisent par hasard à l'étranger et se croient obligés de se parler pour la première fois pour se rendre vite compte qu'ils n'ont rien à se dire.

Chacun de ces textes libère un univers enfermé dans l'inattention, la distraction, et nous oblige à faire un retour sur nous-mêmes, sur nos propres gestes. Que de secrets inavoués, retenus, refoulés! On sourit et l'on se sent soulagés que l'écrivain nous remplace,

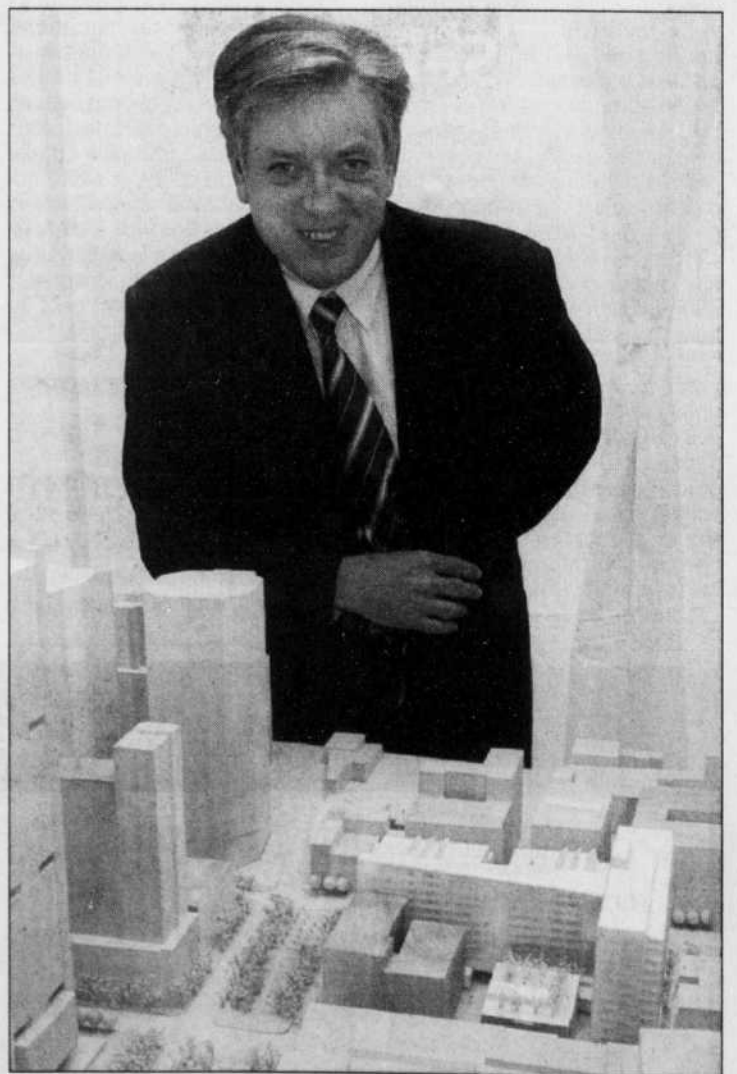
nous met en face de notre vie, nous révèle des moments d'existence qui auraient été dépensés en pure perte. Ajoutons que les petits bonheurs se trouvent à côté des actes manqués. Les événements sont réduits à de menus incidents porteurs de nos désirs, de nos déceptions. Ils seraient trop lourds autrement. Décrits

avec l'ironie et la plume alerte de Delerm, nous les accueillons avec la joie de la découverte et en redemandons.

LA SIESTE ASSASSINÉE

Philippe Delerm
Gallimard/L'Arpenteur
Paris, 2000, 97 pages

Que relirez-vous cet été?



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

JEAN-CLAUDE SCRAIRE, président du conseil et directeur général de la Caisse de dépôt et placement du Québec

Je voudrais relire Le Moine et le Philosophe, un livre de Jean-François Revel et Matthieu Ricard (Pocket). Ce livre contient des réflexions intéressantes sur les rapports parents-enfants et sur la religion, et, de façon plus générale, il propose une réflexion sur la vie pleine d'intérêt. Enfin, dernière raison, cela fait déjà un bout de temps que j'ai lu l'ouvrage, et il me plairait de me replonger dans cette réflexion.

LECTURE
L'AMÉRIQUE EN MOUVEMENT

D'ÉTÉ
Jean Marc Dalpé
UN VENT SE LÈVE QUI ÉPARPILLE

ROMAN

JEAN MARC DALPÉ
Un vent se lève qui éparpille

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

PRISE DE PAROLE LIVRE LE PLAISIR

Prix Émile-Nelligan 2000
Prix Jacqueline-Déry-Mochon 2001

TANIA LANGLAIS
Douze bêtes
aux chemises de l'homme

TANIA LANGLAIS
DOUZE BÊTES
AUX CHEMISES DE L'HOMME
LES HERBES ROUGES / POÉSIE

102 p., 14,95 \$

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

5^e ANNIVERSAIRE "LIBRAIRIE D'OCCASION"

LE LIVRE VOYAGEUR INC.

LIVRES EN TOUTS GENRES
ACHAT-VENTE-SERVICE À DOMICILE-EVALUATION

3547 RUE SMAIL, ANGLE CÔTE-DES-NEIGES MÉTRO CÔTE-DES-NEIGES H3T 1P5
BROUO LALONDE 514.738.0999

LECTURES D'ÉTÉ

VIE DES REVUES

Les gars, les filles

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

La guerre. Pas celle d'Israël ni celle qui déchire l'Afghanistan. Celle qui se passe sous notre toit: la guerre des sexes. Sujet intarissable, s'il en est, à la fois terriblement familier et insaisissable. Il a inspiré le dernier numéro de la revue Moebius (n° 89). Le titre, *Les Gars*, pourrait laisser entendre un parti pris pour le sexe fort (mais l'est-il vraiment?). Celui-ci est pourtant particulièrement attentif au sexe faible (!). Les plumes d'hommes et de femmes, les textes qui défilent dans les pages, témoignent, ligne après ligne, de la douloureuse, sensuelle, admirative, colérique, jalouse, fantasmagorique relation qui arrime un sexe à l'autre depuis la nuit des temps. Les deux sexes sont intimement liés, en une guerre attisée savamment, tendrement, de jour en jour par les amants.

Avant intéressés, le poète Stefan Psenak y énumère les règles du parfait amoureux, dans un texte intitulé *Les Douze Stations du jour*. Signalons-en quelques-unes: «En soirée, échafauder des projets d'avenir et ne parler que de rêves irréalisables. Après tout, le temps est à la guerre. Ne pas oublier que si l'armistice survient, les corps cesseront de lutter et la passion pourrait s'évanouir. Il est des dangers plus grands que la mort.»

Un autre conseil suit encore: «La nuit, ne pas la couvrir d'autre chose que du regard. Respirer lentement et ne bouger que si le sort de



l'humanité en dépend.» Une ambition à poursuivre, de peine et de misère, même si elle est «démensurée, comme le reste».

Dans le domaine de la conquête du corps, Lucienne Piché aborde avec humour les relations d'une mère avec son fils. Relation fragile du nouveau-né, «boule de chair surmontée d'une touffe de cheveux noirs», qui saisit le sein de sa mère alors que celle-ci se soulève pour ne pas l'écraser. Relation câline de la nouvelle maman qui bécote son trésor, en lui enfournant de la purée de pommes dans la bouche. Mais il faut bien que la guerre se déclare un jour, et l'apparition des premiers poils de barbe n'y est pas étrangère. «Maintenant, il a quatre poils au menton, et je n'ose plus», constate-t-elle, dépitée.

Parlant d'humour, la revue *L'Inconvénient* (n° 5, mai 2001) produit ce mois-ci un numéro sur la question intitulé *Peut-on encore rire?* On y aborde le petit et le grand humour, ce dernier ne se nourrissant, selon le texte de François Ricard, que de la plus totale abnégation, fuyant les farces et les doubles sens, mélangeant «le terrible et le risible», atteignant, ajoute-t-il non sans férocité, un haut niveau de pincesans rire, comme dans, souligne-t-il, le livre de Jacques Pelletier, *La*

gauche-à-t-elle un avenir? Dans la même édition, mais sur un autre thème, et pour revenir aux guerres de la vie intime, Nadine Bismuth aborde avec brio l'épineuse question de *La Vie sexuelle de l'écrivain*. Ce dernier, explique-t-elle avec une bonne pincée d'ironie, doit savoir combiner repli sur soi, et concentration sur son œuvre, avec ouverture sur le monde. Ainsi, une chambre destinée à l'écriture, au milieu d'une maison habitée, pour reprendre le thème d'*Une chambre à soi*, de Virginia Woolf, serait indiquée. Mais le drame de l'écrivain n'est pas réglé pour autant. Bismuth cite à titre d'exemple Gabrielle Roy, dans *La Déresse et l'Enchantement*. «Mes livres, écrivait-elle, m'ont pris beaucoup de temps dérobé à l'amour, à l'amitié, aux devoirs humains. Mais pareillement, l'amitié, l'amour, les devoirs m'ont pris beaucoup de temps que j'aurais pu donner à mes livres. En sorte que ni mes livres ni ma vie ne sont aujourd'hui contents de moi.» En ultime recours, Bismuth jongle avec la pertinence, pour un écrivain, de partager sa vie avec un autre écrivain, sans retenir cette solution. Car Bismuth évoque ainsi une conversation imaginaire: «*Emmène-moi à la plage, dira l'un. J'ai terminé mon chapitre! — Tant mieux pour toi! dira l'autre, je dois finir le mien.*» «Et que penser de la compétitivité qui est susceptible d'envenimer cette relation?» ajoute-t-elle. Le lecteur ne trouvera donc pas de «fin joyeuse» à ce dilemme, et pour l'heure, Nadine Bismuth, jeune écrivain, n'en trouve pas non plus, à son joyeux désarroi.

Dans un tout autre ordre d'idée, mentionnons l'édition de juin de la revue *Relations* (n° 669), qui consacre un imposant dossier à la maladie mentale et aux enjeux qu'elle pose dans la société moderne. D'entrée de jeu, le rédacteur en chef, Jean Pichette, pose le problème de *l'idée fétiche de l'autonomie* qui hante nos sociétés, un absolu qu'il faudrait peut-être repenser, évitant ainsi que «la chimère de l'autonomie ne finisse par faire de nous tous des exclus de ce monde...». On y propose aussi une entrevue avec le sociologue Alain Ehrenberg, auteur notamment de *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*, publié aux Éditions Odile Jacob, en

1998. Un texte, signé Jean Gagné, fait la genèse des services de traitements psychiatriques au Québec, des premiers lieux de réclusion où on enfermait les malades mentaux à la «désinstitutionnalisation» amorcée au cours des dernières années. Enfin, le numéro compte un dossier, signé François Nduwimana, sur le thème trop ignoré du monopole des compagnies pharmaceutiques en matière de traitement contre le sida. On y met en évidence l'affolante disparité entre le revenu moyen des citoyens africains, parmi lesquels le sida atteint des proportions endémiques, et le coût des médicaments pour traiter la maladie. «Il serait normal, s'exclame-t-on, que, dans un continent où 290 millions de personnes survivent avec moins d'un dollar par jour, on demande aux malades du sida de payer 400 \$ par mois pour l'achat de médicaments!»

Parce que la beauté est nécessaire, glissons un mot encore sur la revue de poésie *Estuaire* (n° 105), qui en plus de s'intéresser à la poésie de différents pays du monde, et de présenter cette fois une poésie française de Belgique, propose une jolie suite poétique d'Hugues Corribeau. Intitulée *Vers l'amante*, elle salue juste à point l'arrivée du printemps. Elle débute d'ailleurs sur ces mots: «À l'encolure des plumes, l'oiseau tient le printemps dans sa gorge.» Le reste se déroule comme une rêverie paresseuse sous le chaud soleil de l'été, au cri des grillons. Juste ce qu'il fallait après les ondées des derniers jours.



192 pages • 29,95 \$

Danielle Blouin

UN LIVRE DÉLINQUANT

Les livres d'artistes comme expériences limites

Cette étude démontre le potentiel subversif et transgressif du livre d'artiste qui, par son côté délinquant, opère une rupture libératrice des conventions structurales du livre.

Benoît Melançon et Pierre Popovic

LE VILLAGE QUÉBÉCOIS D'AUJOURD'HUI

Glossaire

« Les auteurs, avec un succès qui tend à prouver que l'intelligence est une forme d'humour, ont fabriqué des définitions. »

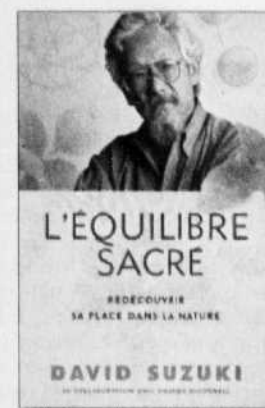
Réginald Martel, *La Presse*

« Le livre que j'aurais voulu écrire. »

Marie-France Bazzo



152 pages • 14,95 \$



306 pages • 24,95 \$

David Suzuki

En collaboration avec Amanda McConnell L'ÉQUILIBRE SACRÉ

Redécouvrir sa place dans la nature

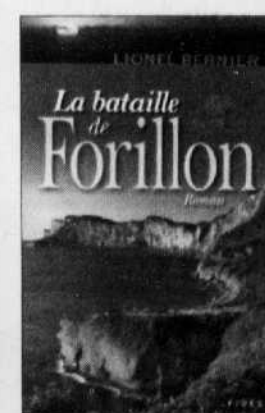
À travers une magistrale odyssee scientifique, Suzuki donne au débat sur l'environnement toute sa dimension spirituelle et invite à une réflexion approfondie sur la place de l'homme dans la nature.

Sous la direction de Marie-Andrée Lamontagne
UNE ANNÉE CULTURELLE AU DEVOIR 1999-2000

Cette anthologie rassemble une centaine d'articles culturels parus dans le journal *Le Devoir*. Des entrevues, des critiques et des analyses font revivre les événements qui ont «fait» cette année culturelle, au Québec et sur la scène internationale.



306 pages • 24,95 \$



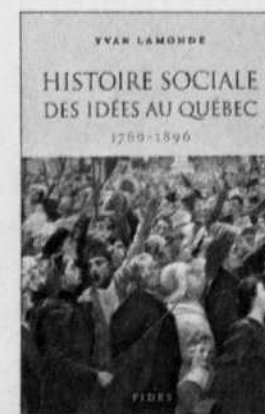
576 pages • 29,95 \$

Lionel Bernier LA BATAILLE DE FORILLON

Le 22 juillet 1970, le gouvernement annonce à quelques milliers de villageois de la pointe de Forillon en Gaspésie qu'il les exproprie de leurs terres pour faire un parc national. Ce livre raconte une lutte à armes inégales qui donne, pour une rare fois, raison aux plus faibles.

PRIX RICHARD-ARÈS 2000
Yvan Lamonde
HISTOIRE SOCIALE DES IDÉES AU QUÉBEC 1760-1960

Cette première synthèse de l'histoire intellectuelle du Québec trace sur près de deux siècles — de 1760 à 1896 — la double trame des grands courants d'idées et du développement des institutions culturelles de la colonie britannique qu'est alors le Québec.



576 pages • 34,95 \$

Lectures d'été



Jorge Semprun :

Le Mort qu'il faut
Un épisode cauchemardesque au camp de Buchenwald.

24,50 \$



Annie Ernaux :

Se perdre
Le journal intime d'une passion. Cru et vrai.

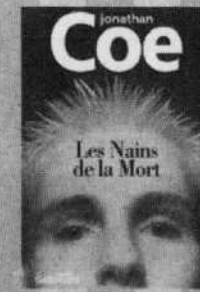
27,50 \$



Gilbert Sinoué :

Des jours et des nuits
Il recherche Sara.
Il l'a connue il y a 3000 ans...

27,95 \$



Jonathan Coe :

Les Nains de la Mort
Jeunes, pauvres, paumés et amoureux. Très drôle!

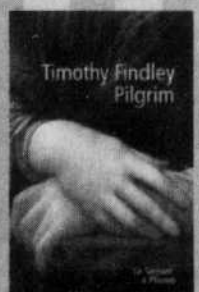
29,50 \$



Dai Sijie :

Balzac et la Petite Tailleuse chinoise

24,95 \$



Timothy Findley :

Pilgrim
Étrange, cet immortel patient du docteur Jung!

29,95 \$



Olivier Todd :

André Malraux
La biographie sans fard d'un menteur magnifique!

39,95 \$



Bernhard Schlink :

Amours en fuite
Comment les amours naissent et finissent...

27,50 \$



Philip Pullman :

A la croisée des mondes

Des explorations et des aventures époustouflantes!
Il y a tout un monde après... Harry Potter!

Les Royaumes du Nord (Folio junior) 14,50 \$
La Tour des Anges (Folio junior) 14,95 \$
Le Miroir d'Ambre (Grand format) 27,95 \$



Collectif : Chine

— 4e édition
Plus de mille pages.
Mise à jour 2001
49,95 \$



Gallimard

F FIDES

LECTURES D'ÉTÉ

BANDES DESSINÉES

Dessine-moi un australopithèque

DENIS LORD

Qu'il explore l'époque actuelle (*L'Invasion*, 2000), celle des pirates (*Les Furies*, 1996) ou encore la préhistoire, comme c'est le cas avec *Wanda et les dinosaures*, Arnon persifle et saigne dans la même attitude rock'n'roll.

Peu importe les siècles, ce que l'auteur illustre, ce sont les vices et défaites au quotidien de marginaux aussi mésadaptés socialement qu'impropres au régime conjugal. Ses pirates se sabordent eux-mêmes et, chez ses hommes des cavernes, la découverte du feu n'est qu'un prétexte de plus pour se brûler les neurones. Comme si la zone était intemporelle.

D'ailleurs, dans *Wanda et les dinosaures*, les parallèles entre passé et présent sont plus qu'évidents puisque le monde primitif imaginé par Arnon est bâti sur les ruines de notre civilisation. Le peigne d'Elvis est adoré comme un objet de culte et de pouvoir, symbole du feu céleste; du haut de sa montagne, Norma Jean reçoit les sacrifices propitiatoires de ses adoratrices. Personnage principal, le lubrique Eddy, amant de Wanda et serveur au Badbone Bar, est tout autant victime des vicissitudes du quotidien (dettes, problèmes de transport) que héros bien involontaire d'aventures où il se mesure à des hordes aussi grotesques que létales. La référence à *Pierrafeu* frappe immanquablement l'esprit, sauf que c'est sexy, adulte et mordant.

La référence aux Pierrafeu frappe immanquablement l'esprit, sauf que c'est sexy, adulte et mordant



Détail d'une planche tirée de *Wanda et les dinosaures*, d'Arnon.

semblent parfois à de l'exploré à l'envers.

Le récit de Jason se meut par ellipses déconcertantes et il faut un certain nombre de pages avant d'assimiler sa mécanique narrative.

Il suffit que le personnage principal, Jon, éternue pour qu'à la case suivante il soit devenu un adulte! Et c'est bien de ça qu'il est question ici: de l'enfance et de l'âge d'homme, quand la mort, à la suite d'un lamentable accident, enlève le meilleur ami de Jon. Il en restera mélancolique, hanté. «*Ça n'a pas été exactement la vie à laquelle je m'attendais*», dira-t-il à la mort. «*J'aurais pu comprendre s'il s'agissait d'une punition, si j'étais une mauvaise personne, mais je n'en suis pas une.*»

Hormis quelques éléments insolites, comme ces adultes qui se baladent en échasses, l'album de Jason s'en tient à un cadre réaliste. La poésie qui en émane provient de sa manière d'agencer des fragments d'existence, de ces objets récurrents qui prennent valeur de symboles: machine, arbre, ballon... Et du dessin, bien sûr. Économe en mots, Jason se fait aussi minimaliste dans l'image, ses personnages animaliers se mouvant dans un décor dépeuplé. Il y a même six cases complètement noires et huit entièrement blanches, tout cela dans un inimitable découpage de six vignettes par page, ceinturées de noir. Cela n'empêche pas le dessin d'être fort juste et expressif.

La première bédé existentielle norvégienne?

lordd@caramail.com

WANDA ET LES DINOSAURES
Arnon
Albin Michel
Paris, 2000, 195 pages

ATTENDS
Jason
Atrabile, collection «Flegme»
Genève, 2000, 66 pages

GISÈLE DESROCHES

Au fil des lectures effectuées pour le compte de cette chronique, il est parfois des bonheurs-surprises qui se glissent, tel un fruit mûr qui tomberait dans la main. Ne reste qu'à le porter à la bouche et à le savourer. D'autant meilleur qu'inattendu. Les deux titres signés Ann Lamontagne chez Vents d'ouest ce printemps m'ont paru une découverte. Une nouvelle venue en littérature jeunesse dont la voix sonne juste, une fraîcheur nouvelle, un ton assuré du premier coup. A la fois par le regard et la manière. Elle signe deux titres: *Les Mémoires interdites*, dont je parlerai plus loin, ainsi que *Le Petit Parrain*, premier d'une série annoncée intitulée «La piste des Youfs».



Ann Lamontagne
Les mémoires interdites

L'intrigue de celui-ci se développe autour d'un trafic de muscade (astucieux, non?) lancé à l'école par le chef des Youfs: de petits sacs de la précieuse poudre sont échangés contre de menus services ou des biens personnels, de telle sorte qu'apparaissent peu à peu de jeunes victimes à la bouche cousue d'une part et de jeunes potentats à la hiérarchie rigoureuse d'autre part. A la demande de la directrice et à la suite de quelques plaintes de parents, un jeune stagiaire policier ouvrira une enquête. Le parallèle est assez clair merci, mais le sujet est traité sans moralisme (après tout, la muscade est inoffensive!), sur un ton d'aventure et de mystère. Le plaisir de la lecture est complet, l'auteur se faisant d'emblée complice des jeunes protagonistes, tous des garçons. «*Ils savaient bien que les adultes n'aiment ni les mensonges, ni les initiatives privées et que sans les premiers, les secondes deviennent impossibles!*» (p. 80).

Les jeunes personnages sont rusés, astucieux, frôlent des dangers réels (je veux dire réalistes), jouent aux petits bandits tout en demeurant paradoxalement vulnérables, se débrouillent intelligemment, relançant sans cesse l'intrigue et déjouant même le policier. L'écriture est mûrie, l'auteur ayant fait ses gammes dans divers journaux et magazines; elle compte également un titre pour adultes chez HMH: *La Flèche du temps* (1994), que j'ai bien envie de découvrir. L'écriture coule, fourmille de détails, d'inventivité et de surprises.



Ann Lamontagne
Le petit parrain

Dans *Les Mémoires interdites*, c'est d'écriture aussi qu'il est question, et de son corollaire: la lecture. À peine entré au secondaire I, Grégoire, parrainé par son professeur de français qui le trouve extraordinairement doué, se lance dans la préparation d'un concours d'écriture dont le prix est un voyage à Paris. Il se voit déjà glorieux et vainqueur, mais quel correcteur peut ignorer la reproduction intégrale, à la virgule près, des premières pages du *Petit Prince* de Saint-Exupéry? Plagiat honteux pour les uns, mémoire exceptionnelle et déroutante pour les autres (Grégoire agit en toute bonne foi), catastrophe inimmuable pour Grégoire. Ce sera sa Passion, avec scandale foudroyant à la clé, honte, déshonneur, incertitude, repli sur soi.

Le style est un peu poussé,

c'est ce qui fait son charme, le regard est aigu, avec juste ce qu'il faut d'ironie et de recul, d'esprit critique et d'exagération amusée pour nous accrocher un franc sourire lors de certains passages. Les descriptions de la vie à la polyvalente (la grosse dondon) enchantent qui y a déjà mis le pied, tant lors de l'inévitable boucledure près des casiers que dans la salle des professeurs où le nouvel enseignant de français, Monsieur Moab, remet de l'ordre et refait du café. Le récit est fleuri de références littéraires et de précisions scientifiques, notamment sur la mémoire, qui s'intègrent à merveille sans «faire didactique». Plus loin, ça se corse et ça donne davantage dans l'angoisse, mais l'auteur ou une situation en deux coups de chapeau. D'y mettre de la couleur. D'y ajouter en douce son petit grain de sel sans ralentir le rythme. C'est santé, tonique et consistant tout en étant bien emballé et croustillant. Exactement le menu qui convient aux adolescents.

LES MÉMOIRES INTERDITES

Ann Lamontagne
Vents d'ouest, coll. «Roman ado»
Hull, 2001, 208 pages

LE PETIT PARRAIN

Série «Sur la piste des Youfs»
Ann Lamontagne
Vents d'ouest, coll. «Roman ado»
Hull, 2001, 168 pages

ART DE VIVRE

Vie des jardins

RENÉE ROWAN

LE GRAND LIVRE DES VIVACES

Albert Mondor
Éditions de l'Homme
Montréal, 2001, 390 pages

Ce guide pratique de belle facture traite des plantes vivaces dont la diversité est grande et qui, à cause de leur polyvalence, offrent d'immenses possibilités pour la réalisation d'aménagements paysagers. L'auteur présente dans cet ouvrage les vivaces qu'il préfère, les plantes qui lui semblent les plus productives, les plus attrayantes; il y ajoute quelques espèces plus rares ou méconnues ainsi que certains cultivars tout récemment introduits sur le marché horticole local.

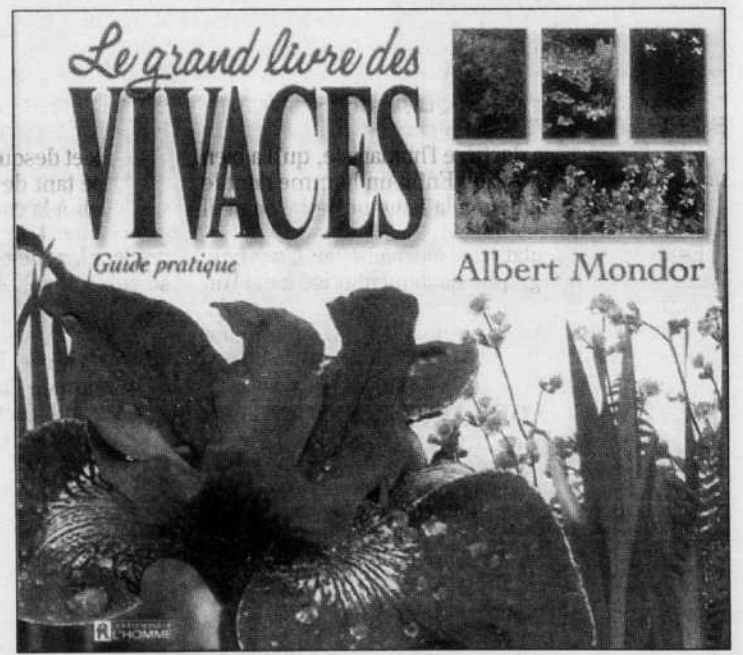
Albert Mondor, horticulteur, auteur, spécialiste en aménage-

ment paysager, enseignant et conférencier, a lui-même réalisé les abondantes photos qui illustrent cet ouvrage dans lequel chaque plante est décrite, indiquant la période de floraison, les conditions d'ensoleillement, le type de sol et la zone de rusticité. L'auteur y traite également de l'utilisation des vivaces comme couvre-sol, des moyens d'améliorer le drainage et de la meilleure manière de prolonger la floraison.

LA BIBLE DU POTAGER

Edouard C. Smith
Traduit de l'américain par Ginette Patenaude
Éditions de l'Homme
Montréal, 2001, 301 pages

Autre album bien fait, qui nous vient cette fois d'un auteur américain qui se consacre à la culture légumière depuis plus de vingt ans. Cet ouvrage propose de nouvelles techniques de jardinage qui permettent, assure-t-on, d'obtenir «des récoltes spectaculaires avec un minimum d'efforts». Attrait non négligeable dont nous n'avons pu vérifier la promesse. Quoi qu'il en soit, Smith y guide le lecteur pas à pas à travers tous les dédales d'un potager bien planifié et autosuffisant en s'appuyant sur une longue expérience personnelle qui l'a amené à développer une nouvelle technique de jardinage qui a beaucoup à voir avec les racines. Il explique comment obtenir un sol riche et nourrissant, comment fabriquer et utiliser le compost, comment lutter contre les insectes nuisibles et les maladies susceptibles de s'attaquer à la plante. En dernière partie du livre, il traite des légumes et des herbes aromatiques de A à Z: variétés de plantes potagères, renseignements utiles sur leur cycle de vie, semis et repiquage, crois-



Le grand livre des VIVACES
Guide pratique
Albert Mondor

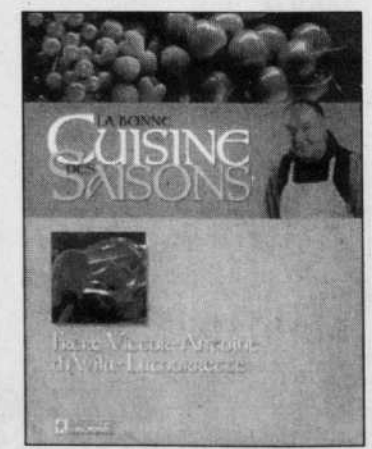
sance, récolte et conservation. Des photos couleurs illustrent abondamment l'ouvrage qui aborde aussi la question de la culture organique.

LA BONNE CUISINE DES SAISONS

Frère Victor-Antoine
d'Avila-Latourrette
Éditions de l'Homme
Montréal, 2001, 288 pages

Le bon frère n'abandonne pas: il en est à son quatrième livre de recettes, tous publiés chez le même éditeur. Bon cuisinier, le frère Victor-Antoine vit et travaille au monastère Notre-Dame de la Résurrection dans l'État de New York, où il a eu la bonne idée de transformer des recettes traditionnelles françaises à la mode végétarienne. Qui a dit que la cuisine du monastère était fade et monotone? Son livre regorge de bons plats et d'idées

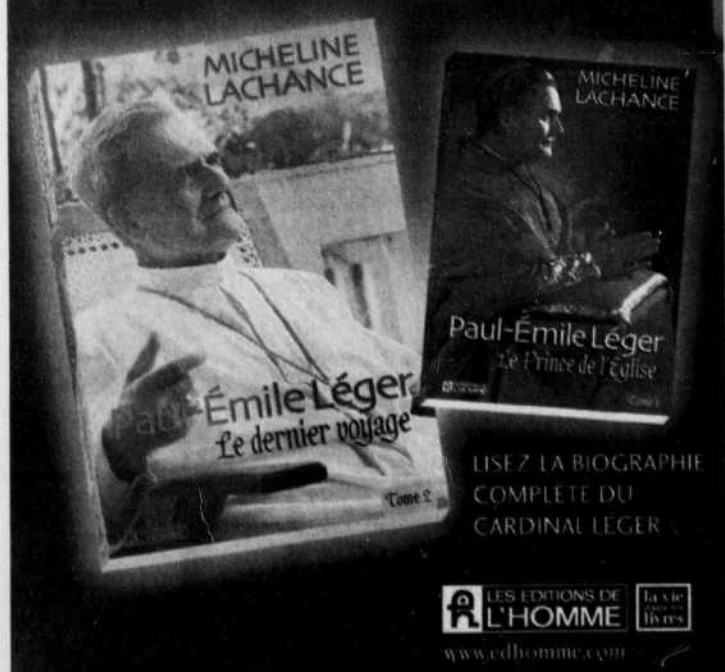
nouvelles: artichauts à la Gasconne, fenouil au citron, gratin savoyard, salade de carottes Bonaparte, petits pois et oignons à la menthe fraîche, ragout de légumes trois couleurs, spaghetti à la sauce verte, clafoutis aux poires, soufflé de l'aurore... de quoi nous faire rêver et nous mettre l'eau à la bouche!



LES ÉDITIONS DE L'HOMME FÉLICITENT

Micheline Lachance

Grand Prix du livre de la Montérégie 2001



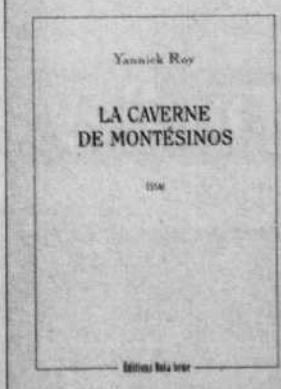
MICHELLE LACHANCE

Émile Léger
Le dernier voyage

LISEZ LA BIOGRAPHIE COMPLETE DU CARDINAL LÉGER

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
www.editionsdelhomme.com

Des livres pour savoir



Un essai de Yannick ROY sur les mauvais lecteurs dans les romans de *Don Quichotte* à *Madame Bovary*

114 p. 20,95 \$

Éditions Nota bene

Je vous entends écrire

un rendez-vous radiophonique tous les lundis à 19 heures sur les ondes de

CKRL-MF 89.1

présenté par l'écrivain

sur le net au www.ckrl.qc.ca

avec:

Line Arsenaux

Christiane Lahaie

Michel Pleau Robert Jasmin

Anique Poitras Marc Chabot

Luc Bureau Stella Goulet

Jacques Ouellet Camille Bouchard

Alain Beaulieu

www.multimania.com/jevousentends



LECTURES D'ÉTÉ

HISTOIRE LITTÉRAIRE

Dessine-moi un destin

L'existence de l'énigmatique père du *Petit Prince*, disparu par un beau jour de juillet 1944, en Méditerranée, à bord de son avion de l'Aéropostale, a fasciné des générations de lecteurs, demeurés jeunes de cœur et d'esprit, comme en témoigne l'actualité éditoriale des derniers mois, dont voici un aperçu.

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

SAINT-EXUPÉRY - VIE ET MORT DU PETIT PRINCE

Paul Webster
Traduit de l'anglais par Claudine Richetin
Editions du Félin
Paris, 2000, 159 pages

La parution de cette biographie de Paul Webster, édition revue et complétée d'un ouvrage originellement paru en 1993 — simultanément aux Editions du Félin et chez MacMillan London —, en rassemblera plus d'un, d'autant qu'elle marque le centième anniversaire de la naissance du bel aristocrate fougueux.

Même s'il fait la part belle à la pratique littéraire de Saint-Ex, Webster consacre une bonne portion de son étude à l'être



tout en contrastes qui se dissimulait derrière l'ombre du monumental écrivain. Au delà du mystérieux héros de guerre, de l'aviateur aventurier livrant aux quatre coins de l'Europe et en Afrique du Nord un courrier essentiel, au delà de l'humaniste militant, c'est l'amoureux passionné hantant le bel aristo au nom qui chante qui est ici évoqué à travers un portrait sensible et intelligent. Du rebelle et de l'anticonformiste qui reléguait aux oubliettes le jeune collègue monarchiste pour en faire un véritable héros de l'humanité, Webster brosse à larges traits un portrait plus grand que nature de cet éternel utopiste à l'indéniable talent.

Célébrant l'amour et la fraternité, Saint-Ex écrit *Le Petit Prince*, on le sait. Mais son petit prince à lui eut pour prénom Consuelo, et les relations tumultueuses de l'indomptable rêveur d'un monde meilleur avec son épouse, une belle Salvadorienne au tempérament latin exubérant rencontrée par hasard à Buenos Aires, sont au cœur de ce portrait intimiste qui égratigne un tantinet le grand mythe que d'aucuns se sont plu à forger et à entretenir. Il en ressort un être imparfait, tout en contradictions mais néanmoins — ou d'autant, c'est selon! — attachant. Et on a envie de dire, au terme de ce voyage aux confins de l'humain derrière l'humaniste, qu'il a bien mérité la mort qu'il a eue. Enfin un homme dont le départ fut véritablement à la hauteur de la vie qu'il avait menée!

Essayiste de réputation et journaliste au *Guardian*, Webster est un biographe hautement prisé à qui l'on doit, entre autres, un excellent ouvrage sur le France de Vichy, publié aux Editions du Félin et intitulée *L'Affaire Pétain*.

CONSUELO DE SAINT-EXUPÉRY - LA ROSE DU PETIT PRINCE

Paul Webster
Paris
Editions du Félin, 2000, 297 pages

Salvadorienne, muse et vamp, Consuelo fut ce genre de femme que les femmes aiment détester, comme bien d'autres compagnes d'hommes célèbres qui se sont affirmées et n'ont laissé personne indifférent. Suscitant les réactions les plus diverses, les commentaires les plus extrêmes, l'allumeuse lati-

ne avait, semble-t-il, son caractère et se prenait — ô horreur! — pour une artiste. Mais Saint-Ex, ce bel aristocrate, était-il un homme facile à vivre? Et son génie excuse-t-il à lui seul ses sautes d'humeur, ses nombreuses aventures amoureuses et sa passion versant parfois dans l'excès?

Mais, c'est bien connu, ces femmes qui enquièvent, jouent de leur charme et de leur talent de séductrice n'ont généralement guère la cote, surtout auprès de la gent féminine. Et elles sont nombreuses, surtout à cette époque de changement et d'émancipation, à déranger. Il suffit de penser à Anaïs Nin, l'ami des écrivains et surtout d'Henry Miller, et à tant d'autres dont on a dit tout à tour qu'elles étaient égocentriques, sanguines du génie créateur des autres, vivant à leurs dépens, filles Lesbos, et quoi encore! Mais qu'auraient été Dali sans Galla, John Lennon sans Yoko Ono (ceux qui en doutent n'ont qu'à réécouter *Starting Over*) et... Saint-Ex sans Consuelo? Car celle qui fut la «rose du Petit Prince» (les éditions Plon ont d'ailleurs fait paraître, sous ce fort joli titre, la fascinante autobiographie de Consuelo l'année dernière) était belle, envoûtante, sensuelle et mystérieuse comme les Latines aux yeux et aux cheveux sombres savent l'être, mais aussi sculpteur et peintre à ses heures. Surtout, elle fut une muse, voire une véritable drogue pour le pilote de la Seconde Guerre mondiale. Cela ne pardonne pas. Pourtant, malgré ses travers gros comme une maison, Consuelo était un être authentique, passionné, sans demi-mesure et somme toute à la hauteur de l'amour inconditionnel que lui voua l'un des plus célèbres écrivains du siècle. À lire en complément de l'ouvrage précédent. Vous ne serez pas déçus!

LETRES DU DIMANCHE

Consuelo de Saint-Exupéry
Lettres colligées, corrigées et annotées
par Alain Vircondelet
Paris
Plon, 2001, 185 pages

Pour compléter ce tour d'horizon déjà passablement encombré, les vrais fanas liront obligatoirement les lettres que Consuelo a écrites, tout au long de la guerre et même après la mort de «Tonio», alors qu'elle vivait en exil à New York. Puis, de retour à Paris, elle reprit, quelques années durant, cet étrange exercice. Religieusement, chaque dimanche — d'où le titre de l'ouvrage —, elle a écrit à Saint-Ex une lettre, en espagnol ou en français. Ou encore, elle a confié au dictaphone ses pensées intimes, ses souvenirs les plus vibrants.

Mais jamais ces lettres ne furent postées. Elles demeurèrent secrètes et muettes au fond des malles de l'exil new-yorkais, ces fameuses malles dans lesquelles on découvrit les précieuses archives de Saint-Ex et desquelles on a extirpé tant de trésors essentiels à la compréhension de l'œuvre et de la vie de l'écrivain. On les découvre ici avec bonheur, malgré leur langue parfois approximative et leur immense subjectivité. À travers elles, Consuelo relate sa vie à New York durant les années de guerre, ses souvenirs et ses espoirs de voir revenir celui dont elle fut la muse. Puis, après l'annonce officielle de la disparition de l'aviateur et le retour à Paris, s'affirme une indéfectible volonté de garder vivante la mémoire et de préserver de l'oubli et l'écrivain et l'histoire d'amour qui les a unis. Tel un journal intime, ces lettres que le destinataire n'eut jamais l'occasion de lire éclairent d'un jour nouveau les liens étranges qui lièrent ces deux êtres dans la passion comme dans la mort.

Signalons par ailleurs la sortie chez Pocket d'une version revue et corrigée des *Mémoires de la rose*, de Consuelo de Saint-Exupéry et, dans les Cahiers de la NRF, sous le titre *Cher Jean Renoir*, un texte de Saint-Exupéry qui évoque le projet de film enregistré en 1941, d'après *Terre des hommes*.

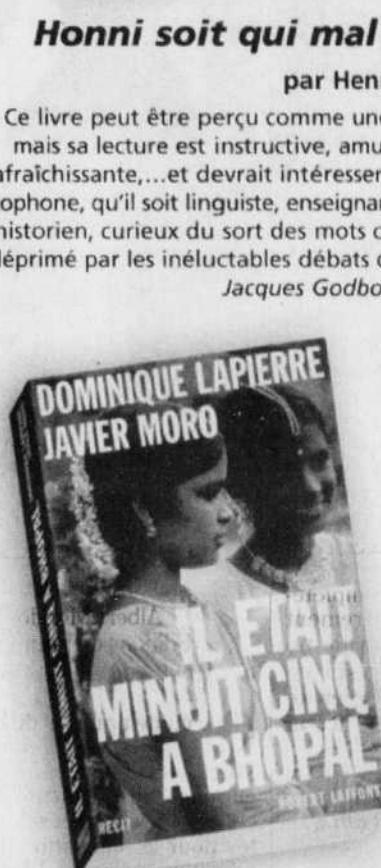


L'ÉTÉ DE TOUTES les émotions...



Le vent des Khazars

par Marek Halter
Mélant thriller et roman historique, l'auteur de *La mémoire d'Abraham* et des *Mystères de Jérusalem* part à la découverte de ce peuple ignoré que sont les Khazars.



Il était minuit cinq à Bhopal

par Dominique Lapierre et Javier Moro
«Ce livre peut être perçu comme une provocation, mais sa lecture est instructive, amusante, utile et rafraîchissante... et devrait intéresser tout locuteur francophone, qu'il soit linguiste, enseignant, journaliste, historien, curieux du sort des mots ou simplement déprimé par les inéluctables débats de la langue.»

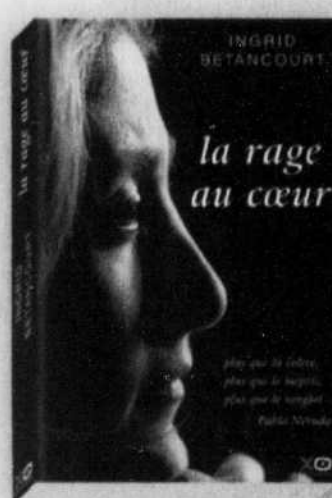
Jacques Godbout, *L'Actualité*
«Cette tragédie n'était pour nous qu'un vague souvenir. Avec ce livre elle revêt le plus poignant des visages humains.»
Le Figaro Magazine
«Que l'on ne s'y trompe pas! Le dernier livre de Dominique Lapierre, écrit avec Javier Moro, n'est pas seulement un best-seller pour l'été. C'est aussi et d'abord un livre sensible et richement documenté sur l'Inde d'aujourd'hui. Une magnifique épopée.»
Le Point



Honni soit qui mal y pense

par Henriette Walter

«Ce livre peut être perçu comme une provocation, mais sa lecture est instructive, amusante, utile et rafraîchissante... et devrait intéresser tout locuteur francophone, qu'il soit linguiste, enseignant, journaliste, historien, curieux du sort des mots ou simplement déprimé par les inéluctables débats de la langue.»
Jacques Godbout, *L'Actualité*



La rage au cœur

par Ingrid Betancourt

«Ingrid Betancourt: une femme contre les barons de la drogue.»
Le Devoir
D'abord élue députée, puis sénateur, elle se présente à la présidence de la Colombie en 2002, malgré les menaces de mort contre elle et ses enfants. Si elle réussit, elle aura changé le cours de l'histoire.



Le pianiste

par Wladyslaw Szpilman

Wladyslaw Szpilman jouait du piano sur les ondes de la radio de Varsovie en septembre 1936...
Le récit intime et bouleversant d'une survie.
Roman Polanski en a tiré un film qui sortira en 2002.

BEAUX LIVRES

Redécouvrir Québec

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

La ville de Québec a été cette année, à l'occasion du Sommet des Amériques, au centre de l'actualité sociale, politique et économique.

Aussi, *Québec, ville et capitale*, publié aux Presses de l'Université Laval, dirigé par Serge Courville et Robert Garon, arrive-t-il à peine un peu tard pour alimenter la curiosité de ceux qui découvraient cette ville. Publié dans la collection des Atlas historiques du Québec, ce beau livre de quelque 450 pages, richement décoré d'illustrations, de photos et de graphiques, et élaboré avec la collaboration des Archives nationales du Québec, de la Commission de la capitale nationale du Québec et de la Ville de Québec, donnera de quoi nourrir les amateurs de sociologie et de politique, et les touristes consciencieux.

De Jacques Cartier à Robert Bourassa, les chapitres s'attardent principalement à l'histoire sociale et économique de la ville. Il se divise en quatre parties. La première s'intéresse aux tout débuts de la ville, s'étendant par exemple sur le choix du site de ce comptoir de commerce, perché au bord du Saint-Laurent, sur les lieux de l'ancien village amérindien de Stadaconé, pour les négociants tentant leur chance en Nouvelle-France. Mais le site ne compte pas que des avantages. Il présente des faiblesses sur le plan du climat et sur le plan militaire.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Québec, devenue forteresse, est consacrée capitale de la Nouvelle-France. Sous la tutelle du ministre de la Marine français, Jean-

Baptiste Colbert, le peuplement de la colonie va s'intensifier. C'est l'époque des Filles du Roy. Devant l'expansion de Québec, on tente de tracer des rues facilitant le trafic des charrettes et des voitures. Un plan d'urbanisation plus élaboré prend forme. Mais vient 1760, et Québec passe aux mains des Anglais. Après la Conquête, dans les écoles, les protestants côtoient désormais les catholiques. Et avec la venue des Anglais ouvre aussi le premier atelier d'imprimerie de Québec, en 1764.

Le XIX^e siècle est traité en troisième partie. Depuis 1791, le pays est divisé en deux provinces, le Haut et le Bas-Canada. La ville de Québec reçoit un nombre important d'immigrants irlandais et doit passer d'une vocation commerciale à une vocation industrielle. On assiste à une montée du commerce de détail et, parallèlement, à l'écllosion de conflits ouvriers.

Enfin, la quatrième partie est consacrée à Québec aujourd'hui, point de mire de l'industrie touristique québécoise. L'ouvrage propose d'ailleurs une promenade dans les rues de la ville et donne l'exemple, historique, de la Côte de la montagne, tracée initialement par Champlain. Une façon comme une autre de mesurer le passage du temps.

QUÉBEC, VILLE ET CAPITALE

Collection des Atlas historiques du Québec
Sous la direction de Serge Courville et Robert Garon
Les Presses de l'Université Laval
Sainte-Foy, 2001, 460 pages

Des livres pour savoir

La nouvelle université guerrière

Pierre HÉBERT

Ce livre sur l'université actuelle sonne le tocsin et nous invite à assumer notre responsabilité afin que cesse ce détournement périlleux de l'intelligence humaine.

Éditions Nota bene

XO ÉDITIONS

Robert Laffont

Boréal

Estivage

Littérature...

MARIE-CLAIRE BLAIS
Dans la foudre et la lumière



Œuvre à la fois éblouissante et exigeante, Dans la foudre et la lumière est un événement littéraire.

Lise Lachance,
Le Soleil

ROMAN • 256 PAGES • 24,95 \$

GIL COURTEMANCHE
Un dimanche à la piscine à Kigali



PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC 2001

Le roman de l'année.

Stanley Péan,
La Presse

ROMAN • 286 PAGES • 24,95 \$

Laberge
Adélaïde



Le deuxième volet de la grande trilogie «Le Goût du bonheur»

ROMAN • 656 PAGES • 29,95 \$

Ruelle Océan



Un roman magnifique, c'est vraiment, vraiment beau!

D. Kimm, *Cent Titres*,
Télé-Québec

ROMAN • 174 PAGES • 19,95 \$

Alistair MacLeod
La Perte et le Fracas



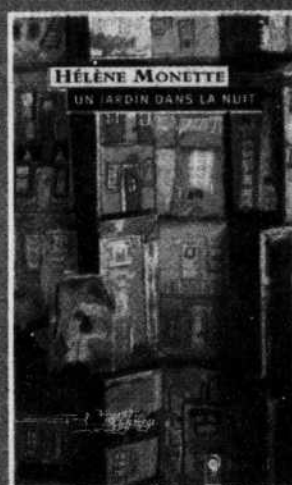
INTERNATIONAL IMPAC DUBLIN LITERARY AWARD

Le plus grand écrivain méconnu de notre époque.

Michael Ondaatje

ROMAN • 270 PAGES • 24,95 \$

Hélène Monette
Un jardin dans la nuit



Une voix fragile et intense [...], une écriture sensible et touchante.

Chantal Guy,
La Presse

CONTES ET POÈMES
186 PAGES • 19,95 \$

Essais et documents...

Serge Bouchard et Bernard Arcand



Bouchard et Arcand puisent dans des pratiques et des choses, insignifiantes à première vue, des trésors insoupçonnés de sens, de dérision et de beauté.

228 PAGES • 22,50 \$

Jean-Pierre Issenhuth



Du ver de terre à l'œuvre de Shakespeare, de Troyes en Champagne à la rue Bélanger, de la Bible au boui-boui Chez Fred, Jean-Pierre Issenhuth trouve matière à penser, à écrire, à rêver.

264 PAGES • 25,95 \$

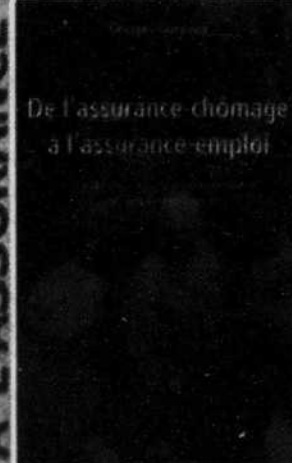
François Blais



L'allocation universelle ne constitue pas une utopie mais certainement un vaste chantier de réforme auquel le lecteur sensible à l'avenir de la solidarité sociale est convié.

216 PAGES • 25,95 \$

Georges Campeau



Quels droits le régime canadien d'assurance-chômage reconnaît-il aux sans-emploi? Permet-il d'assurer aux travailleurs une protection adéquate?

392 PAGES • 27,95 \$

Madeleine Greffard



Que répondre à ces jeunes qui ont choisi la rue comme milieu de vie? À Québec, une œuvre admirable a réinventé l'école pour eux. Découvrez la vie quotidienne à la Maison Dauphine et à l'École de la Rue.

210 PAGES • 19,95 \$

Groupe Culture et Ville



Sillonnez des territoires marqués pas l'histoire et la géographie. Découvrez les trésors d'architecture et de modes de vie de la Montérégie, ses bonnes tables et ses nombreux produits régionaux.

208 PAGES • 22,50 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca